

SALLE DE JOLIMONT / FRIBOURG
LES 15, 16, 17 ET 24 SEPTEMBRE 1988, À 20 H. 30

RÉSERVATION ET VENTE DES BILLETS (dès le 5 septembre):
MUSIC CLAIRE (SUCCESSION RAUBER) 11, BOULEVARD PÉROLLES - TÉL. 037/222243

LE THÉÂTRE DES OSSES PRÉSENTE

ANTIGONE

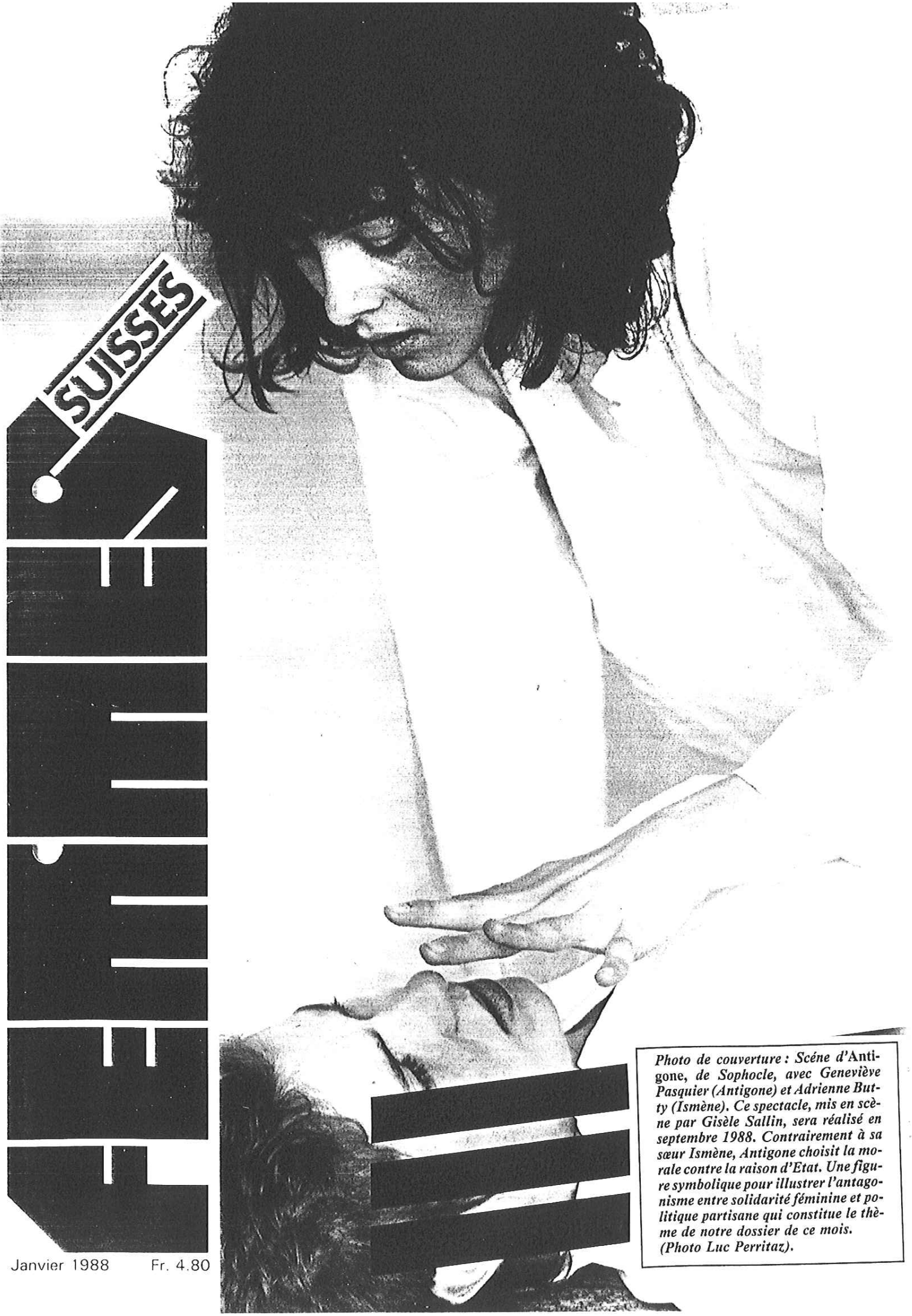
SOPHOCLE / A. BONNARD

**Dossier de presse
complet**

Réalisé par
VÉRONIQUE MERMOUD
DANIEL W. FILLION
GÉRARD CARRAT
MICHEL GROBÉTY
ANGE FRAGNIÈRE
FRANZISKA KAHL
ANNE JENNY
NICOLAS ROSSIER
GENEVÈVE PASQUIER
ADRIENNE BUTTY
CONCHITA SALVADOR
VIOLAINE KNECHT
CÉCILE KRETSCHMAR
MAX JENDLY
MICHEL BOILLET
JEAN-CHRISTOPHE
DESPOND

MISE EN SCÈNE
GISÈLE
SALLIN





SUISSES

LE

Photo de couverture : Scène d'Antigone, de Sophocle, avec Geneviève Pasquier (Antigone) et Adrienne Butty (Ismène). Ce spectacle, mis en scène par Gisèle Sallin, sera réalisé en septembre 1988. Contrairement à sa sœur Ismène, Antigone choisit la morale contre la raison d'Etat. Une figure symbolique pour illustrer l'antagonisme entre solidarité féminine et politique partisane qui constitue le thème de notre dossier de ce mois. (Photo Luc Perritaz).

35 Histoire: intellectuels et artistes français sous l'Occupation - Musique: vous avez dit baroque? - BD

36 Exposition: la Biennale de Venise - Le lotus en Chine et au Japon

Evénement théâtral en gestation

«Apprivoiser la démesure, tout simplement»

■ Attalens. A l'abri des canicules, dans une calme et fraîche salle du château se façonne au fil des après-midi une version d'aujourd'hui, et peut-être de demain, de l'éternelle «Antigone». On est loin de l'ambiance austère que pourrait exiger un tel sujet, loin aussi de l'excitation factice que les clichés prêtent à des acteurs en répétition. Ici, c'est presque la fête: entre deux sanglots grecs fusent les rires romands mais corps et cerveaux sont en état d'alerte permanent: il s'agit de trouver le fil conducteur qui donnera une âme au texte.

Il y a 2400 ans, Sophocle exprimait pour être déclamé dans un amphithéâtre le désarroi d'une jeune fille impie, rejetée, condamnée à mort. Les mots ne sont pas les mêmes et c'est pour des scènes fribourgeoises que Geneviève Pasquier, concentrée et attentive sous son masque hagard, se laisse conduire sur le plateau de répétitions par les indications de Gisèle Sallin. Le but de la scène: faire ressentir la solitude d'Antigone parlant vers la mort. Le but de Gisèle Sallin pour cette reprise moderne mais qui se veut intemporelle de l'antique tragédie: trouver le poids d'humanité à travers le texte austère et dense.

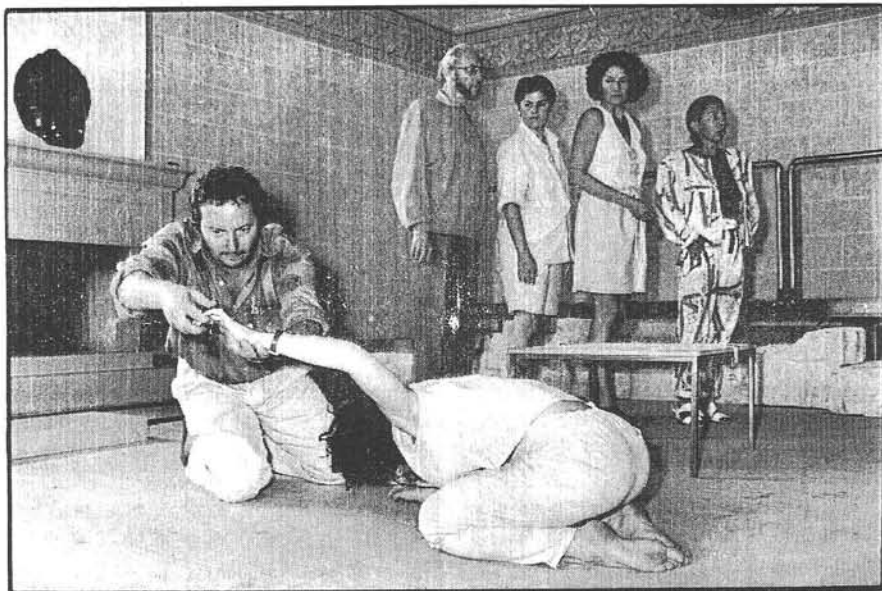
«Antigone a raison mais Créon n'a pas tort»

Alors que tant de pièces de théâtre vieillissent mal et deviennent injouables, le succès de la tragédie grecque ne fléchit pas: chaque relecture au fil des siècles et des traductions l'a parée d'un éclat différent et c'est son ambiguïté qui séduit notre époque. «Antigone a raison mais Créon n'a pas tort», notait Camus qui définissait la tragédie comme un lieu où s'affrontent des forces également légitimes.

Sophocle, lui, mettait en scène et en valeur la contestation d'Antigone, rôle titre, contre le pouvoir de Créon, rôle plus long, plus lourd, plus complexe.



Attentive, Gisèle Sallin...
Photos: A. Wicht



Le soldat (Michel Grobéty) a pris Antigone (Geneviève Pasquier) enterrant le banni. Au fond, Daniel Fillion, Anne Jenny, Véronique Mermoud, Ange Fragnière.

Gisèle Sallin affirme: «Depuis que j'ai lu *Antigone* pour la première fois, je l'ai toujours imaginée en petit.» Sans colonnades ni tuniques plissées mais avec des interprètes pris aux tripes par leur personnage et des cœurs qui commentent la démesure des passions et le destin inéluctable sur le ton de la conversation, en branlant la tête comme de petites vieilles qui de leurs chaises pailonnées alimentent la rumeur publique. Pas étonnant alors que Gisèle Sallin ait choisi pour son *Antigone* la version d'André Bonnard: l'écriture de celui-ci, poétique et balancée mais dépouillée, de même que sa définition du plaisir tragique et de la volupté des larmes devaient lui plaire.

Les Osses étoffés

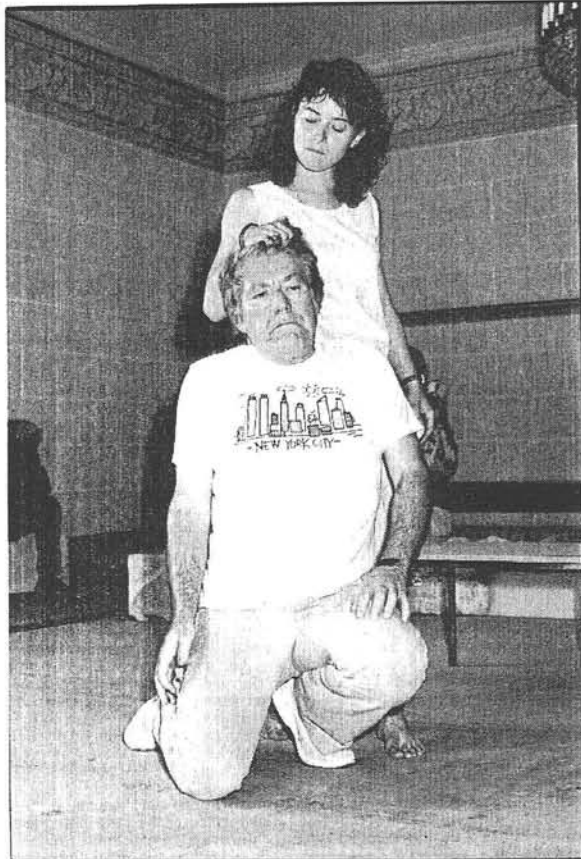
Le noyau du Théâtre des Osses est tout petit: pour assurer la distribution d'*Antigone*, Gisèle Sallin, metteur en scène, et Véronique Mermoud, comédienne qui tient le rôle du Coryphée, ont engagé une dizaine d'acteurs. Parmi eux, on trouve aussi bien les chevronnés comme Daniel Fillion et Gérard Carrat que les débutants, c'est-à-dire les élèves qui après leur passage chez Gisèle Sallin au Conservatoire de Fribourg ont réussi un concours d'en-

trée dans l'une ou l'autre école professionnelle.

Ainsi Geneviève Pasquier. Dans cette pièce, elle n'inaugure pas seulement son premier grand rôle mais aussi son premier décor (elle est diplômée des Beaux-Arts et élève en classe professionnelle d'art dramatique). Geneviève Pasquier a fort bien compris

cette volonté de simplicité suggestive du metteur en scène: la fouille archéologique qu'elle a imaginée comme aire de jeu n'est pas un espace défini; on évolue au milieu de points de repères qui sont comme des clin d'œil, les cailloux antiques étant, comme dans un musée, sous cloche.

Eliane Waeber



«Antigone» à la fribourgeoise

Le pain d'abord, le jeu ensuite ou l'épicerie avant la tragédie

■ Sur les quelque 200 000 francs que coûte la création d'*Antigone* dont la première se jouera le 3 septembre à Attalens, 184 000 sont d'ores et déjà assurés. Ouf. Pour le Théâtre des Osses qui pendant dix ans a vécu sur la corde raide ou dans les chiffres rouges, c'est le confort.

En fait Gisèle Sallin et Véronique Mermoud avaient proposé à Fribourg un Centre dramatique et elles ont obtenu des subsides pour une pièce. Plus qu'un cadeau, c'est l'offre d'un galop d'essai. Réponse un peu vexatoire à des professionnels mais réponse tout de même.

Le cumul des subsides permet au Théâtre des Osses de payer la troupe d'*Antigone* au minimum syndical, comptant sur les entrées pour parfaire l'équilibre budgétaire.

Le Théâtre des Osses remplit à l'accoutumée bien ses salles et c'est de cet enthousiasme d'un public local sevré de théâtre qu'est parti en 1986 le projet de Gisèle Sallin et de Véronique Mermoud: Fribourg, à selon elles toutes les raisons de s'offrir un Centre dramatique.

Le premier projet étant jugé trop grand par la ville et bien qu'il ait pu au canton, elles en concoctent un plus modeste: du million trois cent mille annuel budgétisé dans la première version, on tombe à 600 000 par an pendant trois ans pour mettre sur pied une petite troupe permanente capable d'assurer des créations, et, au moyen de tournées et d'échanges d'offrir de minisaisons théâtrales au canton.

Celui-ci propose 200 000 francs si la ville en met autant mais elle ne suit pas et on se rabat sur le projet d'une subvention unique de 50 000 francs pour un spectacle destiné à tourner dans le canton.

A ce prix, calcule Gisèle Sallin, on ne peut faire qu'un petit spectacle à deux ou trois acteurs mais puisqu'on nous offrirait une chance, nous avons voulu faire mieux. Dès l'été 1987, cela a donc été la course aux subventions supplémentaires.

C'est pourquoi *Antigone*, après la première à Attalens dans la cour du château qui a abrité les répétitions, donnera-t-elle quatre représentations à Gevève au Festival du Bois-de-la-Bâtie, avant de revenir dans notre canton où on la verra à Fribourg, Farvagny, Estavayer-le-Lac et Bulle. Plusieurs gymnases du canton ont en outre acheté le spectacle pour une matinée culturelle.

Le plus gros bailleur de fonds est le canton et plus particulièrement le Département des affaires culturelles; le solde est fourni par le festival de la Bâtie, la Loterie romande et les écoles: la ville de Fribourg pour sa part offrant une garantie de déficit jusqu'à 15 000 francs.

Destin, certes pas tragique, mais fâcheux: ce n'est qu'après avoir bouclé leurs comptes d'épicerie que les fondatrices du Théâtre des Osses peuvent ouvrir leur talent à Sophocle.

EWI

Texte et musique

■ André Bonnard est né à Lausanne il y a un siècle. Professeur de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Lausanne, membre de plusieurs mouvements pour la paix, il est l'auteur de trois traductions d'*Antigone* dont la dernière, de 1956, a été imprimée en 1981 par les Editions de l'Aire. C'est le texte qu'a choisi Gisèle Sallin.

André Bonnard parle volontiers de plaisir tragique: «Ecrire des tragédies, pourquoi? S'asseoir sur les gradins d'un théâtre et contempler le malheur de l'homme, pourquoi?» Et d'expliquer que la tragédie étant connaissance elle est plaisir car il y a toujours joie à connaître, fût-ce la douleur. Dans le droit fil de cette thèse, Gisèle Sallin jure qu'on rira à son *Antigone*... «Par

L'ambiguïté d'*Antigone* a été perçue par le compositeur Max Jendly, chargé de créer la bande son comme un cadeau empoisonné. Il le dit avec humour: «Deux âges, deux styles, deux clans, deux idéologies. Deux poids, deux mesures...» Avec pour corser l'affaire un metteur en scène qui voulait «tout simplement du rock et du symphonique».

La bande son de Max Jendly part de l'idée d'une musique de scène conforme au genre concerto, interprétée par les professeurs et élèves professionnels du Conservatoire de Fribourg. Ils dialoguent avec une formation «rock-pop-funk» comptant les meilleurs spécialistes actuels.

C'est dans le ton de Bonnard et Sophocle n'aurait sans doute pas désa-

«Antigone», tragédie antique écrite par Sophocle en 441 avant notre ère, a été jouée, samedi soir, à Attalens, devant près de 300 personnes qui ont réservé une ovation aux comédiens du Théâtre des Osses et à Gisèle Salin, metteur en scène et cofondatrice de la troupe. On s'attendait à un spectacle «classique», avec colonnes, tuniques drapées à la grecque et mines ravagées par le drame. Ô surprise, le roi Créon porte un complet-cravate. Il a le geste raide et le tic caricatural: le tyran de l'antique cité de Thèbes est un despote de tous les temps...

Autre tour de force du metteur en scène: l'humour. Oui, la tragédie nous arrache des rires et des sourires... Sans rien perdre de son intensité dramatique.

«La tragédie est plaisir. Elle est connaissance de la douleur et cette connaissance nous emplit de joie», a écrit André Bonnard, auteur de la traduction d'«Antigone», version précisément choisie par le Théâtre des Osses. «Une tragédie antique re-

pensée en termes d'aujourd'hui - voire de demain», annonçait pour sa part Max Jendly, auteur de la bande musicale de la pièce.

Un double pari gagné

Ce double pari, comédiens et metteur en scène l'ont gagné. Le Théâtre des Osses, par sa manière très personnelle de dépeindre la tragédie grecque, fait souffler un vent tout neuf sur un genre théâtral que l'on croyait quelque peu désuet, voire ennuyeux, avouons-le. Que cette pièce ait été écrite il y a plus de 2000 ans nous semble parfaitement incroyable!

Antigone, incarnée avec sensibilité par la jeune comédienne Geneviève Pasquier - dont c'est le premier grand rôle - n'est plus, sous nos yeux, la fille du roi Oédipe marquée par le destin. Son drame personnel acquiert une dimension universelle. Antigone, en bravant l'interdiction du roi Créon d'ensevelir son frère, incarne la révolte contre la bêtise.

Tragédie d'aujourd'hui

Créature profondément libre et gé-

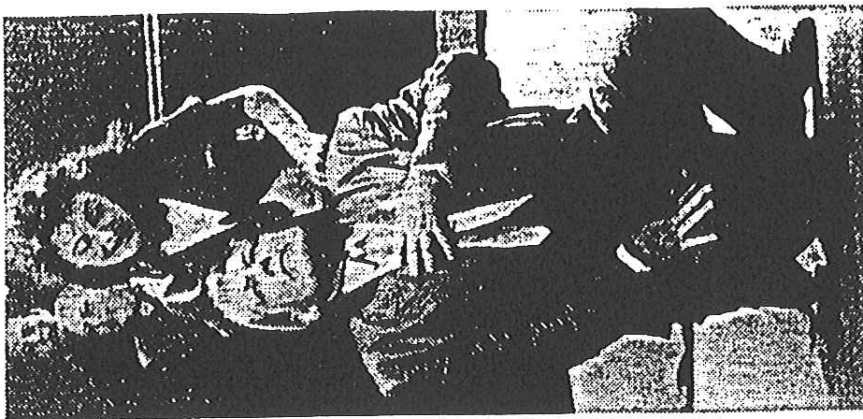
néreuse, elle assume son choix avec une détermination d'une logique désarmante: Antigone nous fait penser à ces êtres qui croupissent aujourd'hui dans les prisons de certains pays totalitaires. Ses seuls crimes? Sa lucidité et son humanité.

Gérard Carrat est superbe dans la peau de Créon. Son jeu nerveux, ses mimiques, ses intonations sarcastiques campent à merveille son personnage de roitelet gangréné par la frénésie du pouvoir. Soldat, messager, chœur antique aux visages blafards, fiancé et sœur de l'héroïne: autant de personnages qui renforcent la modernité de la pièce de Sophocle. Jusqu'à la reine Eurydice dans son petit tailleur à basques très parisien...

Le tour de force du Théâtre des Osses est assurément de nous avoir rappelés à aimer la tragédie antique. C'est aussi cela, la plaisir tragique dont parle André Bonnard...

MPA

● «Antigone» sera donnée à nouveau à Genève (Festival du Bois de la Bâtie) les 6, 7 et 10 septembre, puis à Fribourg les 15, 16, 17 et 24 septembre) à Farvagny le 7 octobre, à Estavayer-le-Lac le 8 octobre, et à Bulle le 14 octobre.



Une scène d'«Antigone» à Attalens: Geneviève Pasquier (Antigone) et Gérard Carrat (le roi Créon). Photo MA



Geneviève Pasquier et Gérard Carrat.

Malou Wattenhofer

Le Théâtre des Osses à Attalens Eternelle Antigone

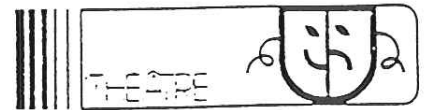
Secoué, interpellé, heureux: le rendez-vous d'Attalens avec la tragédie grecque ne s'oublie pas, les projecteurs éteints. Le théâtre a rempli son rôle. Entre frissons, rires francs, sourires mitigés, rires jaunes - il y a tant de Créon dans chaque individu - les questions essentielles de la vie ont rayé de leur insistance la surface lisse de l'homme, surface bien huilée du quotidien.

Mettre en scène, c'est faire d'un texte une lecture cohérente. Puis transmettre une vision aux comédiens et faire surgir la vision collective. Alors naît le théâtre. Gageure réussie par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, cellule de base du Théâtre des Osses qui produit Antigone de Sophocle dans la version française d'André Bonnard. La première avait lieu samedi, à Attalens.

Du décor ocre et ironisant aux costumes couleur de terre signés Geneviève Pasquier, de la musique superbe composée par Max Jemly aux masques

peints sur les visages du chœur et du chorymbée. Des rythmes du chœur à celui des aëros: tout converge vers le dénouement tragique. Les dieux du temps n'ont pas voulu que le spectacle soit joué au château d'Attalens; ce fut la salle de gymnastique, d'une acoustique médiocre, mais supportable.

Antigone - et Sophocle par la voix d'André Bonnard - est plus moderne que jamais jouée par Geneviève Pasquier. Rébelle, irréductible, Antigone ne cède pas d'un pouce devant Créon. Le pouvoir lui dicte des règles qu'elle estime arbitraires. Elle transgresse la loi, brave Créon. Intraitable comme son père, riposte Créon, folle, sa révolte n'appartient qu'à elle: le peuple ne la partage pas. Dans le rôle de Créon, Gérard Carrat s'est magnifiquement coulé dans la peau des Pinochet de tous les pays. Cette opposition ouverte, venue d'une forme en plus, il doit l'étouffer. Dans son monologue avec Créon, Ge-



neviève Pasquier a la force de sa conviction entière. Elle met le dictateur au tapis. Lorsque les rouages de la dictature s'apprentent à briser sa vie, Geneviève Pasquier prête à Antigone le registre feutré de la solitude absolue. Le désespoir ne peut plus être que murmure. Créon écrase Antigone. Sa victoire est au prix fort. Hémon, son fils, Euridyce, sa femme, y laissent leur vie. C'est le prix payé pour la connaissance, peut-être.

La révolte crédible d'une femme; l'aboutissement inéluctable de l'oppression extrême à la mort. A voir, pour toutes les Antigone et les Créon qui sommeillent en chacun.

Michèle Roquancourt

Première représentation d'«Antigone» à Attalens

Le triomphe du Théâtre des Osses

Le Théâtre des Osses a remporté un véritable triomphe, samedi soir dernier à Attalens, dans «Antigone», la célèbre tragédie grecque de Sophocle, première représentation d'une tournée en Suisse romande qui s'achèvera à Bulle, le 14 octobre prochain.

Gisèle Sallin signe avec ce nouveau spectacle une mise en scène éblouissante. On pressentait bien, certes, que Gisèle Sallin allait sortir des sentiers battus. Mais difficile d'imaginer qu'elle allait donner un aussi magistral coup de balai sur tout ce qui avait été fait jusqu'à présent. «Antigone» est en effet de ces tragédies antiques qui exercent une fascination particulière sur les troupes de théâtre: les amateurs comme les professionnels. Si les premiers se cassent les dents sur la langue de Sophocle et nous servent des pièces indigestes, les autres, à ce qu'on a pu en juger, ne tombent guère notre ennui. Soyons franc: la tragédie antique n'a rien de follichon.

Daniel Fillion (Tirésias) et Julien Aubert (l'enfant).

Gisèle Sallin dépoussière carrément ce mythe tenace et vieillot de la tragédie larvante sur fond de statues et de colonnades, de couronnes et de tuniques à traine. Au grenier, les oripeaux! Pour Gisèle Sallin, la pièce de Sophocle est d'une modernité absolue: 2000 ans après, elle nous vise toujours en plein cœur, parce que l'Histoire se répète inlassablement. Le roi Créon de Thèbes, ce pourrait tout aussi bien être Pinochet ou quelque autre roitelet de la planète!

Pour servir ses idées, Gisèle Sallin avait à sa disposition un texte superbe: la traduction d'André Bonnard. Et, pour se lancer dans l'aventure, une équipe de comédiens plus que motivés: enflammés à l'idée de toute la créativité qu'ils pourraient apporter au «moulin» du brave Sophocle. Et autour des comédiens, une équipe «technique» animée par la même passion. Voyez la musique de Max

(suite page 9)

Photo Melon Weitenhofer



Le Messager, Châtel-St-Denis, le 9 septembre 1988

Jendly, les costumes avant-gardistes de Conchita Salvador, le décor de Geneviève Pasquier: pas de statues, pas de palais en toc donnant l'illusion d'un voyage dans la machine à remonter le temps, mais des cailloux sous plexiglas: un musée, le palais des Labdaciens. Le symbole de ce que devraient être les tyrannies à l'aube de l'an 2000: des ruines, rien de plus.

Gérard Carrat, dans le rôle du roi Créon, s'agit dans un complet cravate. Car les despotés, en 441 avant Jésus-Christ ou en 1988, sont bien de la même race. Et puis le complet cravate, ce n'est pas seulement la tenue du tyran moderne. C'est aussi celle de l'homme tout court... Celle du tyran domestique, par exemple! Superbe Gérard Carrat! Son jeu, c'est de l'intelligence à l'état pur: son personnage donne parfois dans le ridicule, tout comme Charlie Chaplin dans «Le Dictateur», mais avec pondération, car le tyran Créon est tout d'ambiguïté. S'il nous arrache des rités (eh oui, il y a de l'humour dans Sophocle, on l'ignorait!), Carrat laisse planer le doute permanent quant à ce qu'il se passe dans sa tête. Ses réactions demeurent imprévisibles, sournoises, comme dans le jeu du chat et de la souris.

Face à Créon, Geneviève Pasquier incarne l'héroïne. Pure et dure dans sa détermination, Antigone irradie littéralement. La force de sa révolte, l'amour qui bouillonne dans ses veines (pour son frère, et par là, pour tous ses frères humains) déteint, au fur et à mesure de la pièce, sur tous les protagonistes. La lumière qui émane d'Antigone transfigure le Coryphée (Véronique Mermoud, fabuleuse dans ce rôle), lui faisant perdre son masque lunaire. Tirésias, le devin (Daniel Fillion), jette ses lunettes d'aveugle aux pieds de Créon, il semble que le grondement du peuple de Thèbes, lui aussi gagné par la lumière d'Antigone, parvient jusqu'à nos oreilles.

La pièce s'achève sur un triple suicide: Antigone se pend dans sa caverne-tombeau, souffrant de poignarde, la reine Eurydice se tue devant l'autel des dieux, Créon sombre dans un désespoir proche de la folie, la musique sculpte la vanité de ses mots. Allez, ce n'est pas le moment de sortir ses mouchoirs. Le plaisir tragique dont parle si bien André Bonnard nous transperce, car il est «le gag» de promesse d'un monde où nulle Antigone jamais plus ne sera vouée au supplice, nu Créon réduit au désespoir, parce que le homme, dans l'exercice naturel de ce amour fraternel dont Antigone est le témoin auront vaincu les démons tragiques». La boucle est bouclée. Chapeau bas, Gisèle Sallin: ça, c'est du théâtre!

MF

Belle Antigone

(J.Bra.) — André Bonnard était le garant idéal d'une démarche comme celle d'Antigone: héliéniste et pacifiste, il ne pouvait donner à l'héroïne de Sophocle que le meilleur de sa sensibilité et de sa conviction d'humaniste engagé. «La tragédie est plaisir. Elle est connaissance de la douleur, et cette connaissance nous emplit de joie.» Mettant leur pas dans ceux du traducteur, Gisèle Sallin et le Théâtre de Osses ont produit une Antigone où l'exigence tragique et la jubilation vont de paire.

Effondrement d'une dynastie, incompréhensible vindicte des dieux, impuissance de l'homme face au sort, de l'amour face au pouvoir...

La toute jeune Geneviève Pasquier signe non seulement le sobre décor mais également son premier grand rôle avec une Antigone très pure et sans concession. Face à elle, le Créon de Gérard Carrat marque la soirée: retors, patelin, criseux, paranoïaque et bizarrement maniéré, il campe un souverain qui serait franchement burlesque s'il n'était dictateur.

Le public de La Bâtie a réservé un accueil enthousiaste à ce spectacle de très grande qualité, sensible par-delà les siècles à la force du destin.

(Maison de la Jonction, les 9 et 10 septembre. Tél 23 07 69)

Mardi 18 octobre 1988



8

La Gruyère

LE « THÉÂTRE DES OSSES » A BULLE

Antigone triomphante

L'«Antigone» de Sophocle, version d'André Bonnard vue par Gisèle Sallin et son Théâtre des OsseS, «La Gruyère» l'a déjà largement présentée et commentée. Il faut y revenir pourtant: la représentation donnée vendredi soir à Bulle, a vu les interprètes grandir. Le public venu nombreux (on n'ajoute pas tous les soirs des chaises à l'aula de l'ESG) ne s'y est pas trompé. Lui aussi eut du talent, assez pour permettre le miracle de l'échange jusque dans les silences où l'on palpa l'écoute.

D'abord, la rigueur conceptuelle de Gisèle Sallin. Sa marque a dynamisé le propos du vieux Sophocle. C'est sursif, essentiel, mais la trame reste le souple support du tissu de pâte humaine. Jouer Antigone sur le décor d'une fouille archéologique, donner aux personnages des vêtements qui n'ont rien des draperies antiques, c'était un risque. Le voilà maîtrisé et la tragédie y trouve

comme une projection nouvelle.

Geneviève Pasquier campe une Antigone mieux que crédible, les autres jeunes acteurs, en passe de faire leurs classes, dominent leur sujet. Des accomplis, une Véronique Mermoud, un Daniel Fillion confortent admirablement l'assise, plus constamment qu'un Gérard Carrat, inégal roi Créon. Les tableaux-commentaires du chœur, dans la sobre clarté du jeu et du langage, offrent de superbes moments-charnières.

Si bien que les plans de lecture deviennent transparents, sans préjudice du propos primitif: les dieux «nationalisés» pour assurer l'Etat, l'ordre politique établi d'hier, d'aujourd'hui et celui qui n'en finit pas de remonter le bout de l'oreille. Et voilà Antigone triomphante sans même avoir contesté son arrêt de mort, le fascisme ne passe pas.

M.G.

L'émotion en crescendo

Bonne interprétation de l'« Antigone » de Sophocle, par le Théâtre des Osse.

Où fulgure le sens et la beauté d'une merveilleuse poésie sans âge

Il y a toujours quelque chose d'un peu miraculeux dans ces rencontres annulant subitement les années depuis plus de deux mille ans nous parvient d'un monde qu'on imagine sans rapport avec le nôtre, et voici que ce qui aurait pu se perdre resurgit, que nous revenons à la case départ d'une initiation sans cesse recommencée, et que nous reconnaissons, sous les masques du mythe, des situations que nous vivons hic et nunc.

Nous connaissons à peu près par cœur l'histoire d'Antigone, opposant la loi du pouvoir et celles non écrites du

cœur, et cependant c'est à chaque fois une redécouverte, à la fois parce que nous changeons et que l'interprétation du metteur en scène en privilégie tel ou tel aspect.

Il y a deux ans de ça par exemple, le Théâtre Populaire Romand nous en proposait une version « sauvage » aux allures de cérémonie crépusculaire, voire primitive. A l'opposé, Gisèle Sallin a choisi de tirer la tragédie à nous, si l'on peut dire, d'abord par les costumes (Antigone la pure est en robe très légère sans connotation d'époque, mais Créon apparaît en costume de ville croisé vieux rose et Tirésias porte

des lunettes noires, notamment) et surtout par le jeu des acteurs et leur façon de détailler le texte.

Parfois discutable, cette démarche n'en est pas moins cohérente. Après le Créon à tournure de tyranneau de tribu orientale que mettait en avant l'interprète du TPR, Gérard Carrat incarne ici un despote suavement vicelard et borné dont les contorsions de machiste criseux frisent le dérisoire caricatural. La façon très physique, à renfort de prises de quasi judo, par le truchement de laquelle est suggérée son emprise sur Antigone (qu'il fait culbuter d'une pichenouille plus ou

moins élégante à vrai dire), Hémon son fils ou Tirésias, ne s'intègre pas toujours dans l'économie générale du jeu, d'une stylisation hiératique bien mieux venue à notre goût. De même nous paraît-il gratuit de figurer Créon vaincu les pieds en l'air au début de la confrontation avec son fils, campé avec intensité par Nicolas Rossier. Enfin, Geneviève Pasquier, en Antigone, nous paraît un peu fragile, en dépit de sa grâce vibrante et de la qualité d'émotion de son interprétation.

Réserves balayées

Cela étant, la lecture de Gisèle Sallin tient le coup, qui restitue l'admirable traduction d'André Bonnard avec une intelligibilité remarquable. Dans le beau décor de Geneviève Pasquier figurant quelque champ de fouilles placées sous verre pour la visite, les comédiens et le chœur (dont la partie se trouve décomposée avec autant d'originalité que d'humour parfois, au rythme d'une curieuse scansion euh chotée, comme confidentielle) se déplacent au gré d'une sorte de chorégraphie aussi harmonieuse qu'intelligente.

Enfin, toutes les réserves qu'on peut émettre en cours de représentation se trouvent balayées par l'accentuation finale de la tragédie, qui nous prend aux tripes. Tant la déploration de Créon, avec l'implacable contrepoint du chœur, que les récits ultimes du messager (excellente Anne Jenny dans ce superbe moment de théâtre) touchent alors à l'émotion pure.

Jean-Louis Kuffer

ISMÈNE ET ANTIGONE
Actiones Butty et Geneviève Pasquier.



Wattenholer

Geneve. Maison de la Jonction, jusqu'au 10 septembre, à 20 h 30. Supplémentaire le 11 à 19 h

«Antigone» par le Théâtre des Osses

Les vertus du plaisir tragique

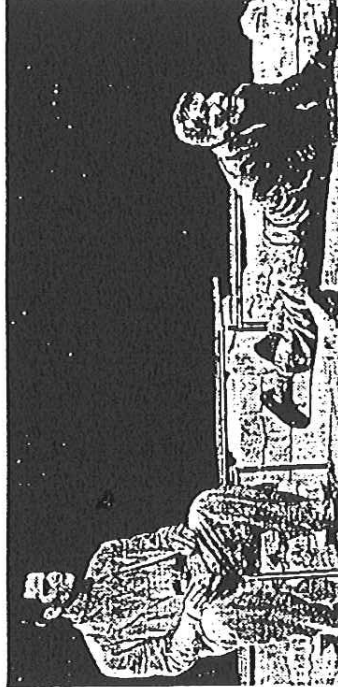
Elle surprend, elle touche aussi, cette nouvelle version d'«Antigone», de Sophocle, présentée par le Théâtre des Osses (Fribourg), dans le cadre du Festival de la Bâtie, à Genève. La volonté de l'aller passé et présent dans une dramaturgie parfois audacieuse permet à cette tragédie grecque de résonner avec une modernité tout universelle.

En ce sens, l'apparition de certains personnages en tenue contemporaine (veston, blouson, Ray Ban, tailleur et talons aiguilles) est plus que crédible : prenante. A l'inverse, le chœur et le coryphée sont en tenue plus «classique» tout en étant maquillés de façon étrange et belle manière. Seule Antigone est vêtue de manière neutre, quasi intemporelle. Mélangant les genres, la musique, par contre, est souvent inutile pour ne pas dire à côté. Côté décor, la sobriété est assez subtile : une passerelle et des pierres dont plusieurs sont sous verre...

Le cœur trop plein

Antigone (Geneviève Pasquier, respectable aussi de la scénographie) s'oppose donc au tyran Créon (Gérard Carrat), celui qui veut enfermer un vivant mais refuse d'enterrer un mort. Le combat n'est pas sans références à quelques régimes totalitaires actuels. Antigone a le cœur trop plein, et celui de Créon est vide. Elle a pour elle sa conviction, sa foi, et une loi que l'on sait naturelle : celle de la conscience. Si l'utopie de son discours le restera, ses mots ne seront pas oubliés. En face, le despotisme nourri par le pouvoir ne jure que par la loi écrite : celle relevant de la raison d'Etat. Si la bêtise de son discours restera cruelle, ses mots le perdront.

Ce thème connu est, ici, une fois encore passionnant. Ce n'est point la lutte entre la pureté et le cynisme qui captive le plus mais bien la tragédie inéluctable de l'incompréhension, de l'aveuglement et aussi de l'innocence. Il est terrible, ce final de la pièce, où même le repentir est inutile. C'est d'ailleurs l'une des séquences les plus abouties du spectacle, mis en scène par Gisèle Sallin, qui a opté pour la



Hémon (Nicolas Rossier) et son père Créon (Gérard Carrat).

Wetterhofer

Un projet séduisant

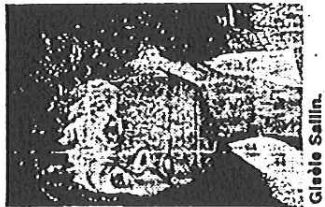
Le canton et la Ville de Fribourg sont en pleine ébullition culturelle. De nouveaux lieux s'ouvrent, comme Fribourg, de nouveaux budgets sont débloqués. C'est le bon moment : il y a maintenant bien assez de créateurs et d'idées pour concrétiser durablement ce changement. En ce qui concerne le théâtre, il est un désir séduisant et justifié : celui de créer un Centre dramatique fribourgeois. Ne manquent qu'un lieu et un budget, c'est-à-dire l'essentiel !

Le Théâtre des Osses a déposé deux projets. Le premier, en 1986, a fait pâlir les édiles : 1 300 000 francs. Evidemment, pour un art encore considéré comme dangereux voire subversif, cela fait cher les événements sacrifiés... Et pourtant, note Gisèle Sallin, les transgressions et les activités ludiques ne sont pas du tout rejetées dans ce canton catholique et musicien (le Conservatoire a d'innombrables ramifications et touche des milliers d'élèves). En plus, les Fribourgeois ont souvent

- un sens du jeu, un humour et une liberté physique - tout à fait étonnants.

Un deuxième projet a été présenté : 600 000 francs pendant trois ans. Comme début, c'est modeste mais cela ne tient pas compte du coût d'un lieu, à construire ou à aménager. Le canton est plus enthousiaste que la Ville, il était prêt à mettre 200 000 francs et la petite sœur en faisant autant. Refus mais contre-proposition : 50 000 pour un spectacle que l'on pourrait faire tourner dans le canton. C'est ainsi qu'est né le spectacle «Antigone». Création et circulation : les deux axes du projet de Gisèle Sallin sont au moins respectés. Pour l'instant prédomine la politique des petits pas. - Il faut encore que nous fassions nos preuves après plus de dix ans d'existence -, confie en un soufre doucement agacé Gisèle Sallin...

M. C.



Gisèle Sallin. d-Boshard-Pasquier amène une juvénile passion, à mon sens, bien adaptée au cadre et au sujet. A contrario, Antigone manque ici de poids lorsque, loin de la révolte, s'affirme le désespoir et se révèlent les brisures de l'âme humaine. La tragédie est plaisir et connaissance, dit André Bonnard. Ce spectacle le montre de fort belle façon.

M. C.

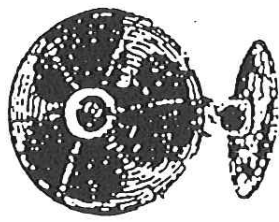
A Fribourg, les 15, 16, 17 et 24 septembre. Puis à Farvagny (le 7 octobre), à Estavayer-le-Lac (le 8) et à Bulle (le 14).

THÉÂTRE À LA BÂTIE

Un mythe pour Japonais?

Pas seulement! Mais si on ne présente plus «Antigone», reste à la représenter...

● Antigone de Sophocle, dans une traduction d'André Bonnard, par le Théâtre des Osses; mise en scène de Gisèle Sallin; décors et costumes de Geneviève Pasquier; musique de Max Jendly; éclairages de Michel Boillet. (Maison de quartier de la Jonction, 18 bis, av. Sainte-Clotilde, vendredi 9 et samedi 10 à 20 h 30, dimanche 11 à 19 h)



PAR SANDRINE FABBRI

On ne présente plus Antigone, la fille d'Édipe, celle qui s'oppose à la loi de Créon, à la raison d'Etat, pour respecter la volonté des dieux et entermer son frère Polynice, le traître à la patrie. D'un côté, le pouvoir civil, de l'autre, la loi du sang, la crainte; le respect de la mort. Le flambeau d'Antigone a été repris par ces femmes révolutionnaires qui se rebellent contre une loi cruelle et égoïste pour revendiquer d'autres droits. C'est la révolte des mères, des épouses et filles, partout présente.

Si on ne la présente plus, reste à la représenter. F. *Antigone* de Sophocle est le classique que tout metteur en scène voulait, veut, voudrait monter. Il y a deux ans, le public genevois a pu voir la version du Théâtre populaire romand, maintenant celle du Théâtre des Osses, une troupe *off* de Fribourg. Gisèle Sallin a justement choisi de pointer sa lecture sur le problème de la représentation: comment et pour qui?

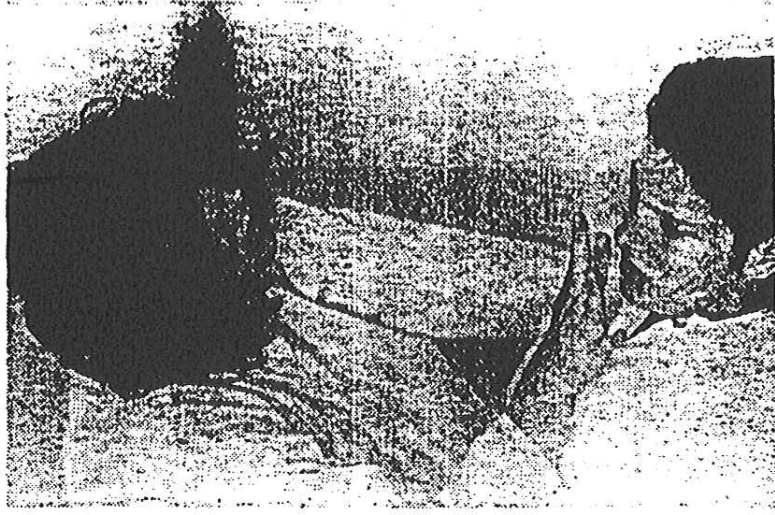
La scénographie, la première réalisée par la jeune Geneviève Pasquier, aussi Antigone, situe le lieu du

drame au-dessus d'un repère archéologique grec. Une passerelle coulissante, qui servira ensuite de tribune et finalement d'autel des sacrifices, permet d'observer l'action de haut, un point de vue choisi par le chœur.

Que signifient encore ces mythes fondateurs, qui vient se pencher sur les ruines du berceau de notre civilisation, à qui raconter le conflit tragique? Le chœur est grincé, il forme un groupe compact de Japonais, à la fois modernes et classiques, dont les poses académiques, celles du coryphée (Véronique Mermoud) sont superbes, deviennent automatiques, prêtes pour la photographie, révélant l'absence. Le chœur est un spectateur apathique. Au dénouement, il se statue sur le champ de ruines. Son apparition sur fond de rock rythme excellentement la pièce, la fait basculer dans l'inquiétant, tandis que les autres personnages la tirent du côté d'un quotidien plus débonnaire et innocent, du petit drame de tous les jours.

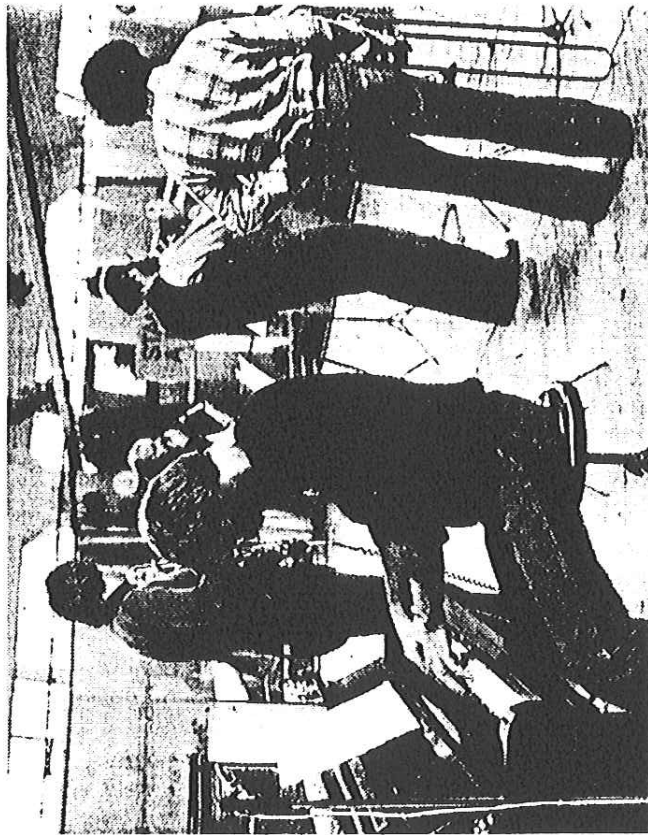
Le Créon de Gérard Carrat est un politicien affable, jovial, trop net pour être définitivement condamné. Sa douleur, ses aveux finaux sont sincères. Gisèle Sallin a su trouver des images neuves pour représenter Antigone. Surtout, elle a suivi de façon rigoureuse un fil qui conduit la lecture de la pièce. Elle trouve ainsi une harmonie impeccable dans son esthétique. L'image très léchée unit les couleurs de base: la cendre, la terre, le sable. L'ancien et le nouveau dialoguent, rock et symphonique s'opposent, les éclairages jouent sur des effets simples: le noir et le blanc. Le jeu alterne le «naturel» moderne et l'hyperthéâtralisé. Ainsi la courte apparition remarquable d'Eurydice (Ange Fragnière).

Cette *Antigone* prouve qu'elle peut encore trouver un public autre que japonais, même si elle accuse quelques petites faiblesses, comme le dialogue d'entrée des deux sœurs, un peu scolaire, les sorties des acteurs, des mouvements à terre pas



ANTIGONE jouée par le théâtre des Osses (Photo g)

toujours convaincants, souvent invisibles pour le public, ou des gestes au comique douteux. ■



Le pianiste Max Jendly s'est attaqué à un concerto pour orchestre symphonique et orchestre rock.
J.-M. Giossi-a

Max Jendly compose pour Antigone Première vraie œuvre

Max Jendly frappe un grand coup. Après avoir composé, l'an dernier, une musique de scène aux dimensions hollywoodiennes pour le «one man show» de son frère Roger, il s'attaque maintenant à ce qu'il appelle sa première vraie œuvre: un concerto pour orchestre symphonique et orchestre rock, d'une durée de quelque 50 minutes. Ses premiers éléments devraient servir de musique de scène à un événement théâtral très attendu, l'Antigone de Sophocle que montent Gisèle Salin et son Théâtre des Osses. L'enregistrement de l'œuvre a lieu ces jours dans le studio Ear Force, d'Epandes.

Tout a commencé avec l'idée d'une musique de scène pour cette Antigone. Max Jendly, ayant découvert la modernité de l'œuvre dans la traduction du Vaudois André Bonnard, avait abouti à la conclusion que la puissance de l'intrigue, la force et la simplicité des dialogues imposaient une bande sonore subtile et de grande dimension.

Grand projet, petits moyens

L'opposition de l'antiquité de la tragédie de Sophocle et de la modernité de la forme doit se matérialiser, explique le compositeur, par un dialogue soutenu et puissant entre un ensemble symphonique et une formation «pop». L'idée n'est pas neuve: depuis les Beatles, en 1968, nombre de musiciens ont utilisé ce mélange de genres soit pour créer le contraste, soit parce que c'était le meilleur moyen de servir une inspiration envolée bien au-delà des limites techniques d'un orchestre rock.

A grand projet, petits moyens: la mise sur pied d'un projet aussi ambitieux coûte cher. Trop pour qu'une

telle composition se limite à être simplement une musique de scène. C'est pourquoi, à partir de trois fragments représentant en tout une vingtaine de minutes de musique, Max Jendly compose actuellement tout un concerto, aux dimensions bien plus imposantes. Nouveau projet donc, et nouveaux soucis financiers pour le compositeur: si la «mise en boîte» de la seule musique d'Antigone est dévisée à 10 000 francs, la réalisation totale de son projet devrait coûter trois fois plus cher.

Les joies du studio

Pour limiter les frais, Max Jendly utilise les astuces de la technique moderne. Ayant réuni une équipe de 25 musiciens, il les enregistre et réenregistre jusqu'à avoir un orchestre symphonique complet de 70 exécutants. Mais la précision de la technique et les finesse de la partition l'obligent à faire appel à des professionnels confirmés. Des vedettes de la musique française (voir notre encadré), mais surtout les meilleurs musiciens du canton, essentiellement des professeurs au Conservatoire de Fribourg.

Peut-être l'intégralité

La musique d'Antigone achevée, le compositeur entend bien enregistrer l'intégralité de son concerto. Et l'interpréter en public (c'est-à-dire avec, cette fois, un orchestre complet). Il faudra, bien sûr, qu'il en trouve les moyens. La vitalité de la culture musicale fribourgeoise laisse espérer au directeur de l'école de jazz du Conservatoire qu'il les trouvera.

AR

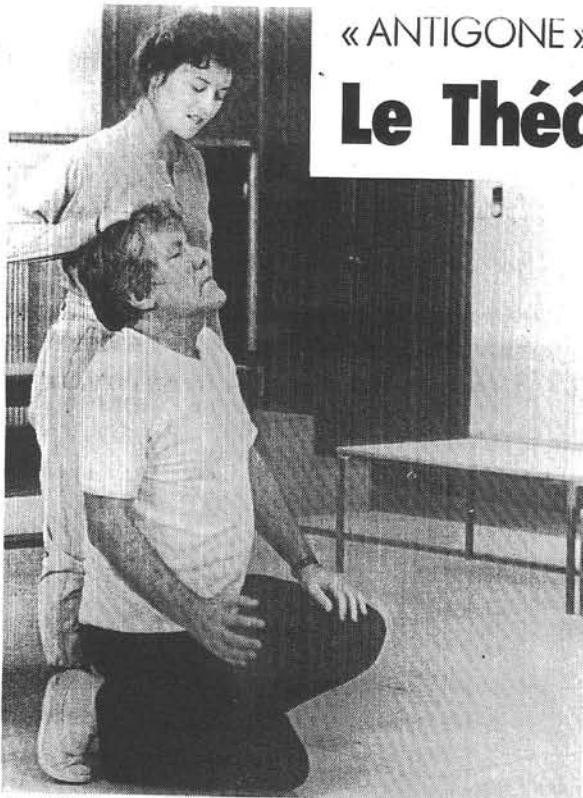
Des vedettes à Epandes

Créé il y a quelque deux ans à Epandes par le guitariste Francis Coletta et quelques amis musiciens, le studio Ear Force est en train de conquérir ses lettres de noblesse. Depuis que la chanteuse polono-

... Anna Purnal est venue y

« ANTIGONE » EN RÉPÉTITION AU CHATEAU D'ATTALENS

Le Théâtre des Osses à l'ouvrage



Fragilité et sarcasme glacé

- A toi maintenant. Réponds d'un mot. Tu connaissais ma défense?
 - Comment l'ignorer? Elle était publique.
 - Et tu as eu l'audace de transgresser mes lois?
 - C'est que Zeus ne les a point faites. La justice qui siège parmi les dieux souterrains n'a pas établi de telles lois pour les mortels (...)
 Tu soutiendras que mon langage est d'une folle. Mais faut-il juger la folie au tribunal d'un insensé?

C'était jeudi dernier, entre 13 et 15 heures, à la grande salle du château d'Attalens. La bise, dehors, chiffonne les arbres. Papier et crayon en main, les comédiens du Théâtre des Osses n'ont d'yeux que pour Geneviève Pasquier, 23 ans, la mèche rebelle, le regard brûlant, le corps bondissant comme une tigresse. Fragile et violente à la fois, elle incarne Antigone, l'héroïne de Sophocle. Lui fait face Gérard Carrat: sa voix d'outre-tombe, stature royale, sarcasme glacé, sourcils ombrageux. Il est le roi Créon, héritier du trône sanglant des Labdacides, dans l'antique cité de Thèbes.

Dix fois, quinze peut-être, ils ont repris cette tirade. Gisèle Sallin qui signe la mise en scène de la pièce, traverse la salle à grandes enjambées puis s'agenouille sur le parquet, tous sens en éveil vers les comédiens. Elle est plus qu'attentive: «métallique», presque. Elle fait penser à la lame incandescente sur l'enclume du dieu forgeron Héphaïstos, lame dont on ne sait enco-

re quelle forme elle va prendre. Elle n'interrompt pas le dialogue des acteurs. Le laisse suivre ses méandres, capte le moindre geste, le moindre souffle, saisit le non-dit au passage. Fin de la tirade, Gisèle Sallin décortique, dissèque, suggère l'attitude, le regard, la mimique, le sous-entendu qui prolongeront la brûlure des mots, transformeront les répliques en griffures.

Véronique Mermoud, cofondatrice du Théâtre des Osses et comédienne, intervient à son tour. De la confrontation des idées jaillit la petite étincelle qui tétanise l'opposition entre Créon et Antigone ou sèmera une «graine» qui germera le lendemain...

Ainsi vont les répétitions de la tragédie «Antigone» au château d'Attalens, chaque après-midi, de 13 à 19 heures, depuis trois semaines. Le spectacle sera joué le samedi 3 septembre (à 20 h. 30) dans la cour de la forteresse. En plein air. Un autre défi aux dieux...

Ces répétitions se déroulent d'un bouillonnement d'énergie que l'on a des impatiences au front des yeux et des frémissements de la tête à l'idée d'assister à la totalité du spectacle à la belle étoile.

Les effets d'un venin

On a l'impression que Gisèle Sallin travaille sur plusieurs plans même temps: pleinement au cœur de ce qui se noue, là, sous ses yeux elle cherche dans le vécu de l'humaine l'intonation juste, la gestuelle qui sied à telle expression sentimentale. Cohérente avec la pièce, soucieuse de son unité, elle est constamment une vision d'ensemble au fur et à mesure que les scénaristes prennent corps. Une double vision: la pièce en tant que telle, la pièce face au public. L'intérêt dramatique progresse comme effets d'un venin. On restera peut-être à la fin du spectacle: la tragédie de Sophocle s'achève, étrangement par le mot «bonheur». Antigone condamnée à être enterrée dans une caverne, s'y est pendu.

Son époux s'est suicidé à ses côtés. Créon le tyran est en proie au délire à l'irréparable. «Les dieux se les maîtres du monde... Par-delà souffrance, ils t'offrent la sagesse fondement du bonheur»: un beau sujet de dissertation!



Veveyse

« ANTIGONE » VUE PAR ANDRÉ BONNARD

Le plaisir tragique

Gisèle Sallin a opté pour l'excellente traduction d'André Bonnard (1888-1959). Il fut professeur de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Lausanne de 1928 à 1957. La version qu'il nous donne du texte de Sophocle est d'une beauté sans pareille. Devenue accessible, d'une poésie qui n'a pas d'âge, la langue de Sophocle nous est offerte avec une modernité touchante.

A propos d'«Antigone», André Bonnard explique, dans «La Tragédie et l'Homme», que la tragédie est un plaisir. «Elle est connaissance de la douleur, et cette connaissance nous emplit de joie (...) Connaître, c'est échapper à la solitude, c'est participer à la vie d'autrui et du monde. Et si cette connaissance est en nous non point inerte, mais active, génératrice de valeurs, connaître c'est participer à la création de nous-mêmes et du monde». Tel est le fil d'Ariane qui a guidé Gisèle Sallin et l'a amenée à approfondir, encore, sa réflexion sur la pièce.

Antigone-l'utopie

Pour Gisèle Sallin, Antigone,

c'est l'utopie. Au sens premier du terme: «qui n'a pas lieu». Et ce qui n'a pas lieu, c'est l'amour. «J'entends par amour la capacité d'aimer librement un être libre. D'aimer qu'il vive avec ses propres lois, par simple droit d'existence. Antigone refuse à Créon le droit d'établir un pouvoir de diriger un état, d'être le roi d'une cité dont les lois ne tiennent pas compte du seul comportement que nous accorde notre humanité: l'amour». Gisèle Sallin ajoute: «L'acte d'Antigone est public, il est politique, il est utopique, il est mortel».

Gisèle Sallin en arrive à se demander quel est le rôle du théâtre, lorsqu'il hérite d'une pièce de l'envergure d'«Antigone»: n'est-ce que du vent? Un simple divertissement? L'utopie-Antigone n'est-elle qu'un artifice de théâtre? Ou bien le théâtre est-il ce révélateur de l'utopie qui est en nous, «ce lieu de transgression vers la joie»? Si, philosophiquement parlant, cette réflexion rejoint la pensée d'André Bonnard, elle s'adresse aussi, plus prosaïquement, à nos responsables de la culture et au public.

MFA



Au château d'Attalens, depuis bientôt un mois, les répétitions succèdent aux répétitions

(photos Ang)

Première le 3 septembre

Coproduit par le Département des affaires culturelles du canton de Fribourg, le Festival de la Bâtie, la Ville de Fribourg et la Loterie romande, le spectacle «Antigone» fera l'objet de plusieurs représentations en septembre-octobre en Suisse romande. Avis aux enseignants des classes supérieures qui ont inscrit la tragédie grecque au programme d'étude! Ils ne peuvent manquer une si belle occasion de prolonger leur réflexion «sur le terrain»...

La première représentation aura lieu au château d'Attalens, le 3 septembre, puis la pièce sera jouée dans le cadre du Festival du Bois de la Bâtie à Genève (du 6 au 10 septembre), à Fribourg (salle de Jolimont), les 15, 16, 17 et 24 septembre, à Farvagny (le 7 octobre), à Estavayer-le-Lac (le 8) et enfin à Bulle, le vendredi 14 octobre.

mande d'art dramatique de Lausanne depuis un an, Geneviève Pasquier a rencontré Gisèle Sallin en 1984, aux cours de théâtre du Conservatoire de Fribourg. Au bénéfice d'une solide formation à l'École des Beaux-Arts de Lausanne, Geneviève Pasquier a eu l'opportunité de réaliser les décors d'«Antigone», en même temps qu'elle y jouera son premier grand rôle. Pour révéler le caractère antique et moderne de la tragédie, elle a imaginé une fouille archéologique dominée par une passerelle d'observation et cernée de vieilles pierres. Le trône de Thèbes repose sous une cloche de plexiglas, à l'instar des vestiges qui dorment dans les musées...

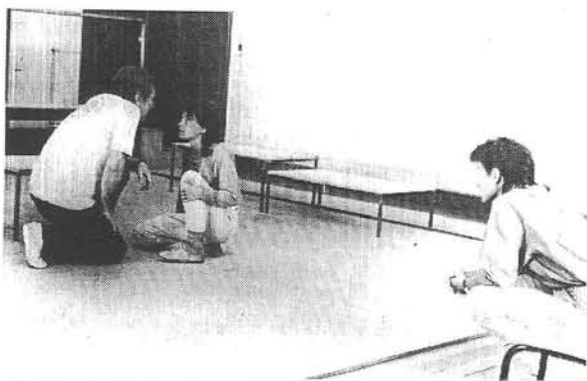
Dans la distribution, on relèvera notamment les noms d'Adrienne Butty, d'Anne Jenny et de Nicolas Rossier, tous trois élèves de Gisèle

Musique de Jendly: deux poids, démesure

La bande son a été confiée à M Jendly. «J'ai écrit quelque 70 pages d'orchestre interprétées, par la partie symphonique, principalement par des professeurs et des élèves du Conservatoire», dit-il. Pour la partie moderne, Max Jendly fait appel au batteur Yves Sana, bassiste Bernard Paganotti, au pianiste Richard Pizzorno et au guitariste Francis Coletta. Une musique qui synthétise «deux âges, deux styles, deux clans, deux idéologies». Deux poids, démesure...

Au fait, l'intrigue d'«Antigone» On en dira rien: le texte d'André Bonnard est tellement beau qu'il mérite que l'on s'y plonge, séant. Chaise longue, parasol, un bon livre en attendant le coup de baguette magique du Théâtre des Osses...

Correspondants de «La Gruyère» et Veveyse: Jean-Michel COLLIARI, Châtel-St-Denis, tél. (021) 948 78 67



Gruyère



AU DERRIÈRE DE JACQUES CHIRAC

Les casseroles

Il serait pathétique s'il n'était pas dérisoire, le combat de Jacques Chirac pour compenser son handicap sur François Mitterrand. La pente est trop glissante (ah! le savon de Marseille!). Le grand Jacques a beau serrer des mains par centaines à la minute, dans ses meetings pour convaincre. Les casseroles qu'il avait déjà au derrière font toujours un tintamarre assourdissant. Et comme pour mieux le « tirer bas », comme on dit chez nous, de bons amis en rajoutent, de ces casseroles...

La question est de savoir si Jacques Chirac peut ressortir du piège qui s'est refermé sur lui à l'issue du premier tour de l'élection présidentielle. Un piège tendu, avec une habileté qui force l'admiration, par un François Mitterrand maître stratège et fin tacticien. La combine semble a posteriori si simple qu'on se demande comment un personnage aussi intelligent que le maître de Paris a pu y tomber.

Tout est venu de la défaite de la gauche aux élections législatives de 1986. Une gauche qui avait accumulé assez d'erreurs et de fautes depuis 1981, malgré un sérieux coup de barre vers le centre dès 1983, pour que le balancier revienne à droite. Les

La défaite de la gauche en 1986, donc, contraignit le président socialiste à désigner un premier ministre de droite. Jacques Chirac accepta la mission, sûr que c'était un tremplin pour la conquête de la magistrature suprême. Ce fut la cohabitation. Le gouvernement Chirac entendait prouver qu'avec lui, la France amorcerait un redressement qui ouvrirait les yeux d'assez de Français.

Amorce de redressement il y eut. Mais bien trop peu spectaculaire pour convaincre. Il en fallait davantage, et combien, pour que le reflux du chômage fût lui aussi amorcé. Les pesanteurs des funestes années du « changement » se révélèrent plus encombrantes que prévu. Et le grand timonier était toujours François Mitterrand qui s'appliquait sagement à durcir la manœuvre chiraquienne.

Le résultat fut exactement celui que le président escomptait, et qu'il n'aurait pu rêver si les roses ne s'étaient pas fanées en 1986. La droite, et singulièrement son futur concurrent Jacques Chirac, ne purent apparaître comme des sauveurs. Bien au contraire, Chirac se retrouvait associé à la déconfiture. Dans l'esprit d'une majorité, réelle

Supplément gratuit : L'ÉCHO LITTÉRAIRE

ABONNEMENTS 1988

Payable d'avance
CCP 17-61

Suisse : 1 an Fr. 94.-
6 mois Fr. 50.-
3 mois Fr. 26.-
1 mois Fr. 10.-

Etranger : 1 an Fr. 140.-
6 mois Fr. 80.-
3 mois Fr. 41.-
1 mois Fr. 15.-
Avion : 1 an Fr. 300.-
6 mois Fr. 155.-
3 mois Fr. 85.-
1 mois Fr. 30.-

PUBLICITAS SA

029/2 76 33 FAX 029/
Télex 94 00 09 2 25 85
1630 Bulle Rue Sionge 15

Le mm. sur une col. 52 ct.
Réclames 178 ct.
Réclames 1^{re} page 278 ct.
Réclames 2^e + 3^e p. 210 ct.
Réclames gastro 165 ct.

- 5) Marché du bétail : santé retrouvée
- 9) Tournoi de scrabble : cerceaux à Charmey
- 15) FC Bulle : coup de pot
- 17) Motocross : on double



Cachée à Vuarat, hameau d'Attalens, elle est sans doute la femme de théâtre la plus accomplie du pays de Fribourg. Giséle Sallin (photo Angel) s'apprête à mettre en scène l'« Antigone » de Sophocle, dans la version d'André Bonnard. Femme de théâtre ? Pour la rigueur sans faille qu'elle voue à son métier, elle est aussi bien homme de théâtre. Eminemment femme elle est pourtant, ainsi par l'intuition qu'il faut pour faire parler aujourd'hui le drame d'Antigone, fille d'Œdipe et de Jocaste. Marie-Paule Angel l'a rencontrée. (mg)

● PAGE 7

Antigone ressuscitée par Gisèle Sallin



«Medea» mise en scène par Gisèle Sallin, ici incarnée par Véronique Mermoud (photo Wattenhofer)

Les murailles du château d'Attalens vont ressusciter le palais des Labdacides de l'ancienne cité grecque de Thèbes par la grâce du Théâtre des Osses et d'«Antigone», tragédie de Sophocle écrite il y a quelque 2400 ans. L'événement, attendu fin août - début septembre, est d'importance: Attalens aura la première du spectacle avant Bulle, Fribourg et Genève. Avant Paris, même, si l'on en croit la rumeur. «On a toujours des espoirs», répond Gisèle Sallin, qui signe la mise en scène d'«Antigone». Il y a, dans sa voix et son regard, le mystère de la pythie de Delphes...

Enrichissant, cet entretien à bâtons rompus avec Gisèle Sallin. Pas seulement parce qu'elle a une claire et belle conception du théâtre. Voilà une femme qui ne se définit pas par rapport aux autres, les Benno Besson, Jean Gillibert et Maria Casarès, dont elle fut l'assistante de mise en scène, ni par rapport à ses succès personnels ou ceux du Théâtre des Osses. Gisèle Sallin se définit par son expérience en constant devenir et son exigence professionnelle.

Les comédiennes de Vuarat

Gisèle Sallin habite à Vuarat, hameau d'Attalens, depuis 1982. En 1979, elle a fondé, avec Véronique Mermoud, le Théâtre des Osses. Les six spectacles qui ont assis la renommée de la troupe entre 1979 et 1983, du «Théâtre d'Emma Santos» à «Allume la rampe, Louis» (avec Anne-Marie Yerly), en passant par «Le Malentendu» de Camus et «S. Corinna Bille», totalisent, pour cette période, 333 représentations en Suisse romande et allemande, en France et même au Canada! Le taux d'occupation moyen, pour l'ensemble de ces premiers spectacles, fut de 75%. Mais les comédiennes de Vuarat ne vivent pas sur les lauriers d'hier. Pas de tapage autour de leurs succès et de leur travail. La modestie est sœur de l'exigence.

Coproduction suisse et canadienne

Même impression pour le curriculum vitae des fondatrices du Théâtre des Osses. On retiendra que Véronique Mermoud est la première femme suisse à avoir été admise, en 1982, au poste de metteuse en ondes théâtre à la SSR. Et que Gisèle Sallin vient d'achever l'écriture de sa troisième pièce, «Les Enfants de la Truie», qui sera jouée en création à «La Passerelle» à Vidy (Lausanne) du 17 au 28 mai. Il s'agit d'une coproduction suisse et canadienne: la pièce a été écrite par Gisèle Sallin et la comédienne québécoise Marie-Hélène Gagnon. D'où un soutien financier du Conseil des arts du Canada. La première pièce de Gisèle Sallin, «Ida I», «Pépasse», a été remarquée par le jury du prix Alexis-Peiry 1987, qui lui a accordé

Antigone: d'une modernité absolue

Revenons à «Antigone». Gisèle Sallin a choisi la version d'André Bonnard. «C'est l'une des plus belles pièces qui aient jamais été écrites. La traduction de Bonnard est d'une très grande force poétique», dit-elle. «Mais surtout, elle est jouable, parce qu'écrite dans un langage accessible, qui renforce le thème d'«Antigone», d'une modernité absolue».

La pièce fait partie de l'enseignement classique: le spectacle sera donc l'occasion rêvée, pour les collégiens, de prolonger leur réflexion par le biais du théâtre. Le spectacle, qui repose sur un budget de 200 000 francs, bénéficie de l'appui substantiel de la Commission cantonale fribourgeoise des affaires culturelles.

Questions et réponses de tous temps

La relecture d'«Antigone» confirme la modernité absolue dont parle Gisèle Sallin. Ou plutôt, les questions et les réponses de Sophocle sont de tous temps. Antigone, c'est la femme qui se révolte contre la domination de l'homme. Porte-parole d'une majorité silencieuse, elle remet en cause le pouvoir en général, la tyrannie en particulier. C'est l'être humain qui revendique le choix de ses propres dieux et n'a pas peur de déboulonner les statues de ceux qu'on veut lui imposer. C'est l'expression du choix, donc de la liberté, avec toutes ses conséquences. Antigone assumera cette liberté doublement conquise (sur l'homme et sur la souveraineté de l'Etat) avec une sérénité et une générosité troublantes: par la mort.

Fraternité universelle

Pas même la mort «exemplaire» que le roi Créon lui réservait pour l'avoir bravé en passant outre son interdiction d'ensevelir Polynice, son frère, dont la dépouille devait être livrée aux chiens et aux oiseaux, mais sa propre mort, choisie par elle, Antigone. Condamnée à être enfermée vive dans une caverne, l'héroïne s'y pendra. Dans cette mort librement choisie, «elle trouve l'accomplissement de sa vocation fraternelle», écrit André Bonnard. Cet accomplissement a la résonance de l'amour. Il revêt une dimension universelle et symbolique.

aux pays où, aujourd'hui, s'agitent des roitelets qui exploitent la peur et la bêtise, et légalisent le crime pour se donner l'illusion d'être des dieux incarnés? Comment ne pas penser aux femmes réduites en esclavage au nom de l'Islam? Pas de jour, depuis 2400 ans, qui n'ait réinventé le mythe d'Antigone...

Répétitions dès la mi-juillet

Gisèle Sallin compte environ six semaines pour le montage de la pièce. Les répétitions commenceront vers le 15 juillet. Le rôle-titre a été confié à Geneviève Pasquier, l'une des quatre élèves que Gisèle Sallin a préparées au Conservatoire de Fribourg. Les trois autres ont aussi un rôle dans la pièce: Adrienne Butty est Ismène, sœur d'Antigone, Nicolas Rossier incarne Hémon, son fiancé, et Anne Jenny est le messager. La distribution comporte plusieurs professionnels chevronnés: Véronique Mermoud (le coryphée), Gérard Carrat (Créon), Daniel Fillion (le devin Tirésias), Pierre Maulini (le soldat) et Ange Fragnière (Euridyce). Gisèle Sallin s'est entourée de Claire Chavanne (décors et costumes), Michel Bollet (éclairages) et Max Jendly (musique). Six semaines pour un spectacle de cette ampleur? «C'est le temps généralement pratiqué», répond fièrement G. Sallin.

La distribution des rôles comporte un facteur «hasard». («C'est un grand coup de dés», dit G. Sallin) et une part d'intuition («Il faut savoir équilibrer les forces en présence»). Qu'une comédienne sente, quelque part en elle, vibrer ardemment la flamme d'une Antigone, intervient-il dans la distribution des rôles? «Il faut être bien sur ses pieds, jour d'une bonne santé physique et psychique, le théâtre n'est pas une plateforme de psychothérapie! Quand on monte une pièce, le travail consiste à remettre en vitalité une histoire avec des protagonistes. Si le travail est bien fait, il s'établit une relation avec l'imaginaire. L'acteur devient créateur et la communion public-comédiens atteint son double accomplissement: émotion du public, donc plaisir et motivation renouvelée pour l'acteur».

La femme metteur en scène porte un regard particulier sur le spectacle achevé. «C'est plus subtil. Un univers vertigineux» - explique G. Sallin - et qui intervient à son insu... Les comédiens peuvent être comparés à des solistes qui connaissent leurs partitions sur le bout du doigt et du fond du cœur. Le chef d'orchestre-metteur en scène, parce qu'une «nuance» particulière et pas toujours définissable se sera imposée à lui, aura une perception différente de celle des «solistes» et du public.

Pas de «manteau d'ignorance»

Prétentieuse, la comparaison? Non. Elle dit bien l'exigence d'une

«LES ENFANTS DE LA TRUIE»

Gréco-québéco-suisse

La co-écriture des «Enfants de la Truie», pièce qui sera prochainement jouée à Lausanne, est une aventure théâtrale au sens vrai du terme. Cette histoire empruntée à la mythologie, Gisèle Sallin l'avait en tête depuis une dizaine d'années. Une histoire qui n'a cessé de fasciner «parce que la mythologie grecque ne nous raconte rien d'elle, tout est à inventer». Les enfants de la truie ou «phorides», sont les filles nées des amours incestueuses de la baleine Ceto et du dieu sanglier Phorcys. On les appelle aussi «Grées» ou «Grises», parce qu'elles sont nées vieilles. Ces sœurs n'ont qu'un œil et qu'une dent pour elles trois. Quel tremplin pour l'imagination!

L'autre volet de l'aventure des «Enfants de la Truie», c'est une manière de relever un défi: les rôles proposés à des artistes en pleine maturité sont «maigres ou fades, et il est difficile de garder une créativité vivace dans ces conditions-là». Voilà donc la réponse: une pièce écrite par deux femmes au bénéfice de vingt ans d'expérience et des rôles tout neufs. «C'est une pièce où l'on a immédiatement envie de plonger,

que l'on a envie d'explorer, ça donne envie d'être en salle de répétition!» écrit Pol Pelletier, la fondatrice du Théâtre expérimental des femmes à Montréal.

Aventure, encore, que cet échange culturel, cet «affrontement de racines américaines et européennes au-delà du même langage». Expérience et modestie, toujours, au terme de cette œuvre québéco-suisse: «Nous savons aujourd'hui que notre œuvre est fragile, qu'elle ne révolutionne pas le théâtre, mais elle nous a permis de faire un parcours important en tant qu'artistes et créatrices».

Le texte des «Enfants de la Truie» sera publié avant la «première» à Vidy aux Editions Pierre-Marcel Favre. Gisèle Sallin signe la mise en scène du spectacle. Marie-Hélène Gagnon incarne la Facétieuse, Véronique Mermoud est la Veilleuse et le chœur des petites Grées se compose de Franziska Kahl, Adrienne Butty et Geneviève Pasquier. La troisième sœur n'a pas de visage: morte, elle git dans un sac à poubelle. Une absence omniprésente qui est le fil conducteur de la pièce.

MPA

même et les autres. Elle reflète aussi un sens aigu des responsabilités, la passion, la volonté de transcender l'émotion et les rouages du jeu pour en extraire la «substantifique moëlle»: la vibration pure. Celle qui vous poursuit bien au-delà du tomber de rideau... La manière d'être de Gisèle Sallin est un démenti à une définition de Confucius: «L'expérience est une lumière qu'on porte dans le dos et qui ne sert qu'à éclairer le chemin parcouru». L'expérience, chez elle, éclaire et consolide le chemin qu'il reste à parcourir.

Voilà qui nous renvoie à une pensée sibylline de Léonard de Vinci, citée dans le dossier de presse du Théâtre des Osses: l'expérience, «simple et pure, laquelle est la vraie

maitresse» définit des règles permettant «de distinguer le vrai du faux, et ainsi de ne placer devant vous que des choses possibles et raisonnables; et elles vous interdisent de faire usage d'un manteau d'ignorance, par quoi vous n'arrivez à aucun résultat...»

Une pensée éclairante, aussi, sur l'espèce d'indifférence tranquille de la professionnelle à l'égard des non-professionnels et des critiques de théâtre. «Il y en a des méchants, des gentils, des intelligents, des pertinents» - dit Gisèle Sallin à propos des seconds. On assiste aujourd'hui à une grande explosion médiatique et la Suisse romande est petite. Les critiques manquent de recul...»

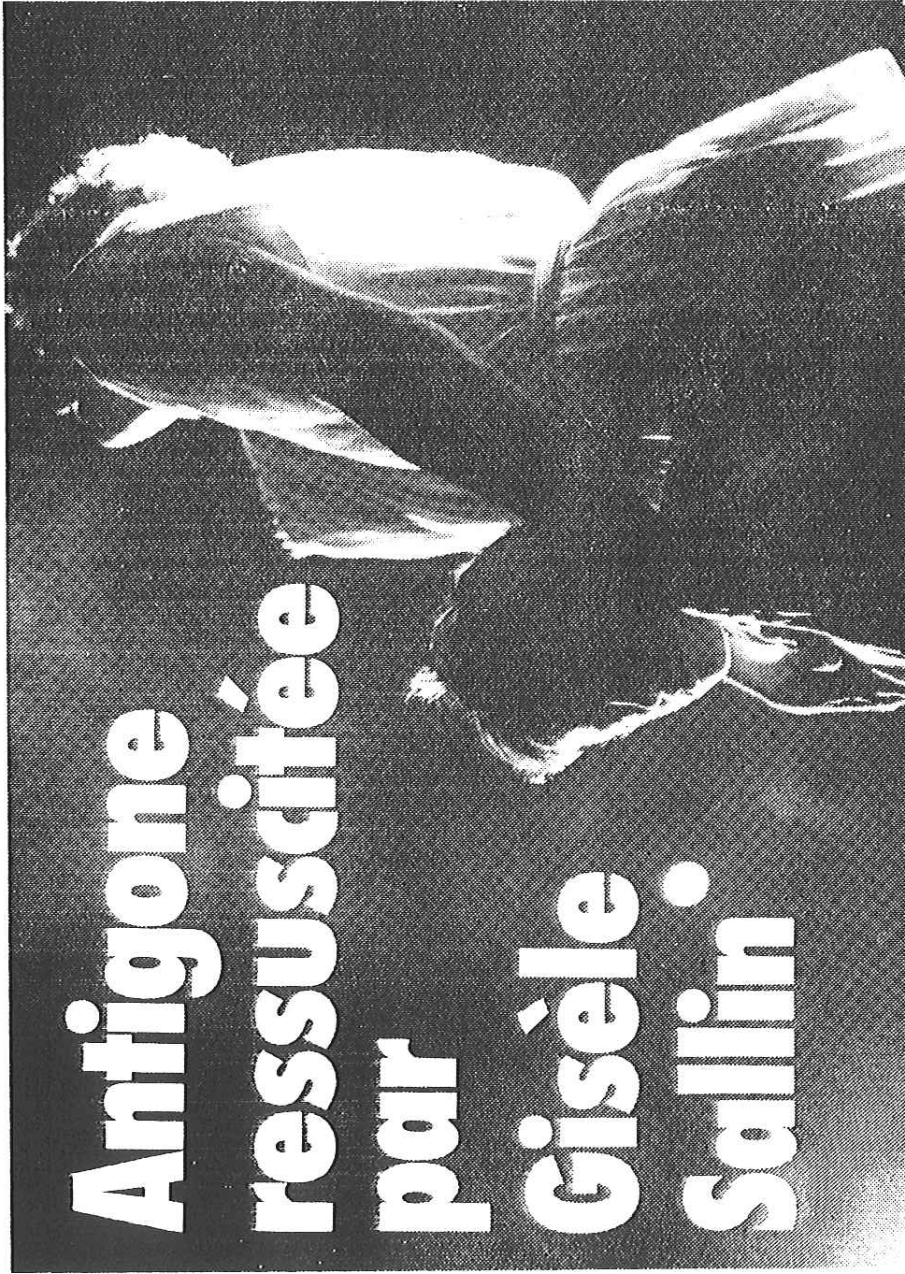
Marie-Paule Angel



Gisèle Sallin, femme de théâtre à Attalens

(photo Angel)

Antigone ressuscitée par Gisèle Sallin



«Medea» mise en scène par Gisèle Sallin, ici incarnée par Véronique Mermoud

Les murailles du château d'Attalens vont ressusciter le palais des Labdacides de l'ancienne cité grecque de Thèbes par la grâce du Théâtre des Osses et d'Antigone», tragédie de Sophocle écrite il y a quelque 2400 ans. L'événement, attendu fin août - début septembre, est d'importance: Attalens aura la primeur du spectacle avant Bulle, Fribourg et Genève. Avant Paris, même, si l'on en croit la rumeur. «On a toujours des espoirs», répond Gisèle Sallin, qui signe la mise en scène d'«Antigone». Il y a, dans sa voix et son regard, le mystère de la pythie de Delphes...

Enrichissant, cet entretien à bâtons rompus avec Gisèle Sallin. Pas seulement parce qu'elle a une claieté et belle compréhension du théâtre. Voilà une femme qui ne se définit pas

Antigone:
d'une modernité absolue
Revenons à «Antigone». Gisèle Sallin a choisi la version d'André

«LES ENFANTS DE LA TRUIE»

Gréco-québécois-suisse

La co-écriture des «Enfants de la Truie», pièce qui sera prochainement jouée à Lausanne, est une aventure théâtrale au sens vrai du terme. Cette histoire empruntée à la mythologie, Gisèle Sallin l'avait en tête depuis une dizaine d'années. Une histoire qui n'a cessé de la fasciner «parce que la mythologie grecque ne nous raconte rien d'elle, tout est à inventer». Les enfants de la truie ou «phorocides», sont les filles nées des amours incestueuses de la baleine Ceto et du dieu sanglier Phorcys. On les appelle aussi «Grées» ou «Grises», parce qu'elles sont nées vieilles. Ces sœurs n'ont qu'un œil et qu'une dent pour elles trois. Quel tremplin pour l'imagination!

L'autre volet de l'aventure des «Enfants de la Truie», c'est une manière de relever un défi: les rôles proposés à des artistes en pleine maturité sont «maîtres ou fades, et il est difficile de garder une créativité vivace dans ces conditions-là». Voilà donc la réponse: une pièce écrite par deux femmes au bénéfice de vingt ans d'expérience et des rôles tout neufs. «C'est une pièce où l'on a immédiatement envie de plonger,

que l'on a envie d'explorer, ça donne envie d'être en salle de répétition!» écrit Pol Pelletier, la fondatrice du Théâtre expérimental des femmes à Montréal.

Aventure, encore, que cet échange culturel, cet «affrontement de racines américaines et européennes au-delà du même langage». Expérience et modestie, toujours, au terme de cette œuvre québécois-suisse: «Nous sommes aujourd'hui que notre œuvre est fragile, qu'elle ne révolutionne pas le théâtre, mais elle nous a permis de faire un parcours important en tant qu'artistes et créatrices».

Le texte des «Enfants de la Truie» sera publié avant la «première» à Vidy aux Editions Pierre-Marcel Favre. Gisèle Sallin signe la mise en scène du spectacle. Marie-Hélène Gagnon incarne la Facétieuse, Véronique Mermoud est la Veilleuse et le chœur des petites Grées se compose de Franziska Kahl, Adrienne Butty et Geneviève Pasquier. La troisième sœur n'a pas de visage: morte, elle gît dans un sac à poubelle. Une absence omniprésente qui est le fil conducteur de la pièce.

MPA

même et les autres. Elle reflète aussi un sens aigu des responsabilités, la passion, la volonté de transcender l'émotion et les rouages du jeu pour en extraire la «substantifique moëlle»: la vibration pure. Celle qui nous poursuit bien au-delà du tomber de rideau... La manière d'être de Gisèle Sallin est un démenti à une

maîtresse» définit des règles permettant «de distinguer le vrai du faux, et ainsi de ne placer devant vous que des choses possibles et raisonnables; et elles vous interdisent de faire usage d'un manteau d'ignominance, par quoi vous n'arrivez à aucun résultat...»

Une rencontre éblouissante avec

Première représentation d'«Antigone» à Attalens

(suite de la première page)

Jendly, les costumes avant-gardistes de Conchita Salvador, le décor de Geneviève Pasquier: pas de statues, pas de palais en toc donnant l'illusion d'un voyage dans la machine à remonter le temps, mais des cailloux sous plexiglas: un musée, le palais des Labdacides. Le symbole de ce que devraient être les tyrannies à l'aube de l'an 2000: des ruines, rien de plus.

Gérard Carrat, dans le rôle du roi Créon, s'agite dans un complet cravate. Car les despotes, en 441 avant Jésus-Christ ou en 1988, sont bien de la même race. Et puis le complet cravate, ce n'est pas seulement la tenue du tyran moderne. C'est aussi celle de l'homme tout court... Celle du tyran domestique, par exemple! Superbe Gérard Carrat! Son jeu, c'est de l'intelligence à l'état pur: son personnage donne parfois dans le ridicule, tout comme Charlie Chaplin dans «Le Dictateur», mais avec pondération, car le tyran Créon est tout d'ambiguïté. S'il nous arrache des rires (eh oui, il y a de l'humour dans Sophocle, on l'ignorait!), Carrat laisse planer le doute permanent quant à ce qu'il se passe dans sa tête. Ses réactions demeurent imprévisibles, sournoises, comme dans le jeu du chat et de la souris.

Face à Créon, Geneviève Pasquier incarne l'héroïne. Pure et dure dans sa détermination, Antigone irradie littéralement. La force de sa révolte, l'amour qui bouillonne dans ses veines (pour son frère, et par là, pour tous ses frères humains) déteint, au fur et à mesure de la pièce, sur tous les protagonistes. La lumière qui émane d'Antigone transfigure le Coryphée (Véronique Mermoud, fabuleuse dans ce rôle), lui faisant perdre son masque lunaire. Tirésias, le devin (Daniel Fillion), jette ses lunettes d'aveugle aux pieds de Créon, il semble que le grondement du peuple de Thèbes, lui aussi gagné par la lumière d'Antigone, parvient jusqu'à nos oreilles.

La pièce s'achève sur un triple suicide: Antigone se pend dans sa caverne-tombeau, son fiancé se poignarde, la reine Eurydice se tue devant l'autel des dieux, Créon sombre dans un désespoir proche de la folie, la musique sculpte la vanité de ses mots. Allez, ce n'est pas le moment de sortir ses mouchoirs. Le plaisir tragique dont parle si bien André Bonnard nous transperce, car il est «le gage de promesse d'un monde où nulle Antigone jamais plus ne sera vouée au supplice, nul Créon réduit au désespoir, parce que les hommes, dans l'exercice naturel de cet amour fraternel dont Antigone est le témoin, auront vaincu les démons tragiques». La boucle est bouclée. Chapeau bas, Gisèle Salin: ça, c'est du théâtre!

MP

LE THÉÂTRE DES OSSES ET «ANTIGONE» A ATTALENS

La tragédie «dépoussiérée»

On aurait pu s'attendre à un spectacle «classique». Avec colonnes, statues, tentures pourpre, tuniques drapées à l'antique, tresses-postiche et mines ravagées par le drame. On imaginait un roi Créon à couronne et manteau à traîne, une Antigone larmoyante et un chœur antique portant toute la misère du monde sur la figure. La tragédie antique, c'est un peu ça, non, pour ceux qui l'ont étudiée sur les bancs du gymnase ou ceux qui ont assisté à la pièce montée par des amateurs pleins de bonne volonté? Le Théâtre des Osse, qui a donné, samedi soir à Attalens, la première représentation d'«Antigone» (version d'André Bonnard) dans une mise en scène de Gisèle Sallin, ne voit pas la tragédie sous cet angle-là: une pièce vieille de plus de 2000 ans, ça se dépoussière. Le résultat: 300 personnes qui se frottent les yeux pour savoir si elles ne rêvent pas leur éblouissement.

Dès l'abord, le public sait qu'il doit ranger les mouchoirs: il y a de l'humour, bon sang, dans la tragédie de Sophocle! Voyez la reine Eurydice, créature faussement évaporée dans son petit tailleur à basques et le chœur antique qui «nage» dans d'étranges habits de pseudo

haute couture! Et le roi Créon, oui, Créon en complet-cravatte saumon! Gérard Carrat incarne le personnage avec superbe et dérision à la fois. Il a le cheveu dru et raide, le menton proéminent et le verbe haut des tyrans d'une Histoire qui se répète inlassablement, le geste



Antigone et le roi Créon: Geneviève Pasquier et Gérard Carrat

(photo Angel)

saccadé et la main faussement aristocratique, le tic fébrile et la voix sarcastique. Cette manière qu'il a de poser sa main sur son royal postérieur fait penser à une posture célèbre de Napoléon, mais inversée! Il y a de la caricature dans le personnage et Carrat s'en donne à cœur joie. Mais sans forcer, car derrière le ridicule du personnage, il y a son inquiétante imprévisibilité, sa perversité.

Face à Carrat, Geneviève Pasquier est une belle et violente Antigone, pure et dure. La comédienne confère à son jeu un rayonnement qui fejaillit sur tous les protagonistes de la pièce, en particulier le Coryphée (admirable Véronique Mermoud), dont le visage cireux et cerné semble s'éclaircir et la démarche saccadée s'apaiser à mesure que l'on approche du dénouement. C'est que l'amour qui brûle en l'héroïne transcende l'amour qu'elle porte à son frère Polynice, dont Créon refuse que l'on enterre le corps. C'est un amour fraternel au sens universel du terme.

En déboulonnant le trône de Créon, en lui arrachant son masque de roi fantoche, Antigone apparaît comme la messagère d'une ère nouvelle. «Pièce d'une modernité absolue», nous disait simplement Gisèle Sallin à propos d'«Antigone». L'intelligence, la créativité de sa mise en scène, l'importance accordée à la gestuelle et aux regards, le jeu frémissant des comédiens, le vent tout neuf que le Théâtre des Osse a eu l'audace de faire souffler sur le théâtre antique nous ont réappris à l'aimer autant qu'à comprendre combien il nous était proche, nous visant en plein cœur.

Et l'on se surprend, à la fin du spectacle, à se sentir transpercé du «plaisir aigu» dont parle André Bonnard: c'est, dit-il, «le gage de la promesse d'un monde où nulle Antigone jamais plus ne sera vouée au supplice, nul Créon réduit au désespoir, parce que les hommes, dans l'exercice naturel de cet amour fraternel dont Antigone est le témoin, auront vaincu les démons tragiques»... **MPA**

● Des représentations d'«Antigone» auront lieu à Genève (Festival du Bois de la Bâtie), les 6, 7, 9 et 10 septembre, à Fribourg (salle de Joliment) les 15, 16, 17 et 24 septembre, à Farvagny (le 7 octobre), à Estavayer-le-Lac (le 8 octobre) et à Bulle (le vendredi 14 octobre), à 20 h. 30 tousjours.

Première représentation d'«Antigone» à Attalens

Le triomphe du Théâtre des Osses

Le Théâtre des Osses a remporté un véritable triomphe, samedi soir dernier à Attalens, dans «Antigone», la célèbre tragédie grecque de Sophocle, première représentation d'une tournée en Suisse romande qui s'achèvera à Bulle, le 14 octobre prochain.

Gisèle Sallin signe avec ce nouveau spectacle une mise en scène éblouissante. On présentait bien, certes, que Gisèle Sallin allait sortir des sentiers battus. Mais difficile d'imaginer qu'elle allait donner un aussi magistral coup de balai sur tout ce qui avait été fait jusqu'à présent. «Antigone» est en effet de ces tragédies antiques qui exercent une fascination particulière sur les troupes de théâtre: les amateurs comme les professionnels. Si les premiers se cassent les dents sur la langue de Sophocle et nous servent des pièces indigestes, les autres, à ce qu'on a pu en juger, ne troublent guère notre ennui. Soyons franc: la tragédie antique n'a rien de follichon.

Daniel Fillion (Tirésias) et Julien Aubert (l'enfant).

Gisèle Sallin dépoussière carrément ce mythe tenace et vieillot de la tragédie larmoyante sur fond de statues et de colonnades, de couronnes et de tuniques à traîne. Au grenier, les oripeaux! Pour Gisèle Sallin, la pièce de Sophocle est d'une modernité absolue: 2000 ans après, elle nous vise toujours en plein cœur, parce que l'Histoire se répète inlassablement. Le roi Créon de Thèbes, ce pourrait tout aussi bien être Pinochet ou quelque autre roitelet de la planète!

Pour servir ses idées, Gisèle Sallin avait à sa disposition un texte superbe: la traduction d'André Bonnard. Et, pour se lancer dans l'aventure, une équipe de comédiens plus que motivés: enflammés à l'idée de toute la créativité qu'ils pourraient apporter au «moulin» du brave Sophocle. Et autour des comédiens, une équipe «technique» animée par la même passion. Voyez la musique de Max

(suite page 9)

Photo Malou Wattenhofer



Le Théâtre des Osses joue «Antigone» à Attalens Des héros tragiques d'une troublante modernité

«Antigone», tragédie antique écrite par Sophocle en 441 avant notre ère, a été jouée, samedi soir, à Attalens, devant près de 300 personnes qui ont réservé une ovation aux comédiens du Théâtre des Osses et à Gisèle Salin, metteur en scène et cofondatrice de la troupe. On s'attendait à un spectacle «classique», avec colonnes, tuniques drapées à la grecque et mines ravagées par le drame. Ô surprise, le roi Créon porte un complet-cravate. Il a le geste raide et le tic caricatural: le tyran de l'antique cité de Thèbes est un despote de tous les temps...

Autre tour de force du metteur en scène: l'humour. Oui, la tragédie nous arrache des rires et des sourires... Sans rien perdre de son intensité dramatique.

«La tragédie est plaisir. Elle est connaissance de la douleur et cette connaissance nous emplit de joie», a écrit André Bonnard, auteur de la traduction d'«Antigone», version précisément choisie par le Théâtre des Osses. «Une tragédie antique re-

pensée en termes d'aujourd'hui - voire de demain», annonçait pour sa part Max Jendly, auteur de la bande musicale de la pièce.

Un double pari gagné

Ce double pari, comédiens et metteur en scène l'ont gagné. Le Théâtre des Osses, par sa manière très personnelle de dépeindre la tragédie grecque, fait souffler un vent neuf sur un genre théâtral que l'on croyait quelque peu désuet, voire ennuyeux, avouons-le. Que cette pièce ait été écrite il y a plus de 2000 ans nous semble parfaitement incroyable!

Antigone, incarnée avec sensibilité par la jeune comédienne Geneviève Pasquier - dont c'est le premier grand rôle - n'est plus, sous nos yeux, la fille du roi Édipe marquée par le destin. Son drame personnel acquiert une dimension universelle. Antigone, en bravant l'interdiction du roi Créon d'ensevelir son frère, incarne la révolution contre la bêtise.

Tragédie d'aujourd'hui

Créature profondément libre et gé-

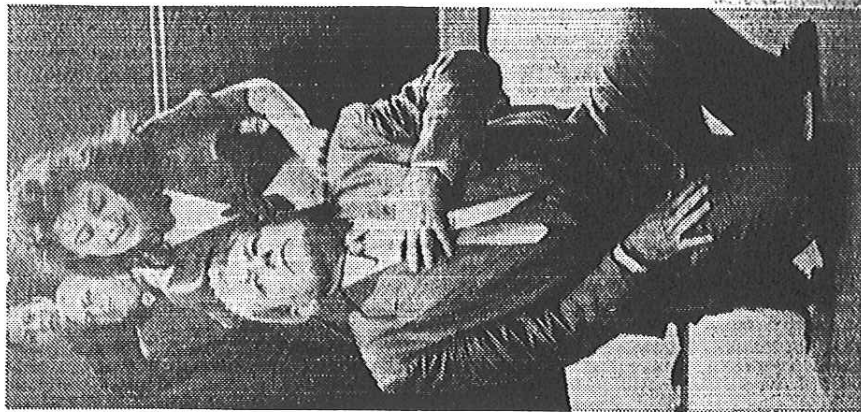
néreuse, elle assume son choix avec une détermination d'une logique désarmante: Antigone nous fait penser à ces êtres qui croupissent aujourd'hui dans les prisons de certains pays totalitaires. Ses seuls crimes? Sa lucidité et son humanité.

Gérard Carrat est superbe dans la peau de Créon. Son jeu nerveux, ses mimiques, ses intonations sarcastiques campent à merveille son personnage de roitelet gangréné par la frénésie du pouvoir. Soldat, messager, chœur antique aux visages blafards, fiancé et sœur de l'héroïne: autant de personnages qui renforcent la modernité de la pièce de Sophocle. Jusqu'à la reine Eurydice dans son petit tailleur à basques très parisien...

Le tour de force du Théâtre des Osses est assurément de nous avoir réappris à aimer la tragédie antique. C'est aussi cela, la plaisir tragique dont parle André Bonnard...

MPA

● «Antigone» sera donnée à nouveau à Genève (Festival du Bois de la Bâtie) les 6, 7 et 10 septembre, puis à Fribourg les 15, 16, 17 et 24 septembre) à Farvagny le 7 octobre, à Estavayer-le-Lac le 8 octobre, et à Bulle le 14 octobre.



Une scène d'«Antigone» à Attalens. Geneviève Pasquier (Antigone) et Gérard Carrat (le roi Créon).



Geneviève Pasquier et Gérard Carrat.

Malou Wattenhofer

Le Théâtre des Osses à Attalens Eternelle Antigone

Secoué, interpellé, heureux: le rendez-vous d'Attalens avec la tragédie grecque ne s'oublie pas, les projecteurs éteints. Le théâtre a rempli son rôle. Entre frissons, rires francs, sourires mitigés, rires jaunes - il y a tant de Créon dans chaque individu - les questions essentielles de la vie ont rayé de leur insistance la surface lisse de l'homme, surface bien huilée du quotidien.

Mettre en scène, c'est faire d'un texte une lecture cohérente. Puis transmettre une vision aux comédiens et faire surgir la vision collective. Alors naît le théâtre. Gageure réussie par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, cellule de base du Théâtre des Osses qui produit Antigone de Sophocle dans la version française d'André Bonnard. La première avait lieu samedi, à Attalens.

Du décor ocre et ironisant aux costumes couleur de terre signés Geneviève Pasquier, de la musique superbe composée par Max Jendly aux masques

peints sur les visages du chœur et du choryphée. Des rythmes du chœur à celui des héros: tout converge vers le dénouement tragique. Les dieux du temps n'ont pas voulu que le spectacle soit joué au château d'Attalens: ce fut la salle de gymnastique, d'une acoustique médiocre, mais supportable.

Antigone - et Sophocle par la voix d'André Bonnard - est plus moderne que jamais jouée par Geneviève Pasquier. Rebelle, irréductible, Antigone ne cède pas d'un pouce devant Créon. Le pouvoir lui dicte des règles qu'elle estime arbitraires. Elle transgresse la loi, brave Créon. Intraitable comme son père, riposte Créon, folle, sa révolte n'appartient qu'à elle; le peuple ne la partage pas. Dans le rôle de Créon, Gérard Carrat s'est magnifiquement coulé dans la peau des Pinochet de tous les jours. Cette opposition ouverte, venue d'une femme en plus; il doit l'étouffer. Dans son affrontement avec Créon, Ge-



neviève Pasquier a la force de sa conviction entière. Elle met le dictateur au tapis. Lorsque les rouages de la dictature s'apprentent à briser sa vie, Geneviève Pasquier prête à Antigone le registre feutré de la solitude absolue. Le désespoir ne peut plus être que murmuré. Créon écrase Antigone. Sa victoire est au prix fort. Hémon, son fils, Euridyce, sa femme, y laissent leur vie. C'est le prix payé pour la connaissance, peut-être.

La révolte crédible d'une femme; l'aboutissement inéluctable de l'oppression extrême à la mort. A voir, pour toutes les Antigone et les Créon qui sommeillent en chacun.

Michèle Roquancourt

Belle Antigone

(J.Bra.) — André Bonnard était le garant idéal d'une démarche comme celle d'Antigone: héléniste et pacifiste, il ne pouvait donner à l'héroïne de Sophocle que le meilleur de sa sensibilité et de sa conviction d'humaniste engagé. «La tragédie est plaisir. Elle est connaissance de la douleur, et cette connaissance nous emplit de joie.» Mettant leur pas dans ceux du traducteur, Gisèle Sallin et le Théâtre de Osses ont produit une Antigone où l'exigence tragique et la jubilation vont de paire.

Effondrement d'une dynastie, incompréhensible vindicte des dieux, impuissance de l'homme face au sort, de l'amour face au pouvoir...

La toute jeune Geneviève Pasquier signe non seulement le sobre décor mais également son premier grand rôle avec une Antigone très pure et sans concession. Face à elle, le Créon de Gérard Carrat marque la soirée: retors, patelin, criseux, paranoïaque et bizarrement maniéré, il campe un souverain qui serait franchement burlesque s'il n'était dictateur.

Le public de La Bâtie a réservé un accueil enthousiaste à ce spectacle de très grande qualité, sensible par-delà les siècles à la force du destin.

(Maison de la Jonction, les 9 et 10 septembre. Tél 28 07 69)

Mardi 18 octobre 1988



8

La Gruyère

LE « THÉÂTRE DES OSSES » A BULLE

Antigone triomphante

L'« Antigone » de Sophocle, version d'André Bonnard vue par Gisèle Sallin et son Théâtre des Osses, « La Gruyère » l'a déjà largement présentée et commentée. Il faut y revenir pourtant: la représentation donnée vendredi soir à Bulle, a vu les interprètes grandir. Le public venu nombreux (on n'ajoute pas tous les soirs des chaises à l'aula de l'ESG) ne s'y est pas trompé. Lui aussi eut du talent, assez pour permettre le miracle de l'échange jusque dans les silences où l'on palpa l'écoute.

D'abord, la rigueur conceptuelle de Gisèle Sallin. Sa marque a dynamisé le propos du vieux Sophocle. C'est sursif, essentiel, mais la trame reste le souple support du tissu de pâte humaine. Jouer Antigone sur le décor d'une fouille archéologique, donner aux personnages des vêtements qui n'ont rien des draperies antiques, c'était un risque. Le voilà maîtrisé et la tragédie y trouve

comme une projection nouvelle.

Geneviève Pasquier campe une Antigone mieux que crédible, les autres jeunes acteurs, en passe de faire leurs classes, dominent leur sujet. Des accomplis, une Véronique Mermoud, un Daniel Fillion confortent admirablement l'assise, plus constamment qu'un Gérard Carrat, inégal roi Créon. Les tableaux-commentaires du chœur, dans la sobre clarté du jeu et du langage, offrent de superbes moments-charnières.

Si bien que les plans de lecture deviennent transparents, sans préjudice du propos primitif: les dieux « nationalisés » pour assurer l'Etat, l'ordre politique établi d'hier, d'aujourd'hui et celui qui n'en finit pas de remonter le bout de l'oreille. Et voilà Antigone triomphante sans même avoir contesté son arrêt de mort, le fascisme ne passe pas.

M.G.

«Antigone» par le Théâtre des Osses

Les vertus du plaisir tragique

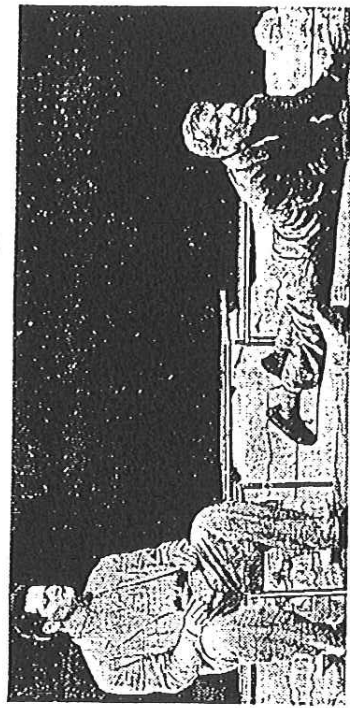
Elle surprend, elle touche d'«Antigone», de Sophocle, présentée par le Théâtre des Osses (Fribourg), dans le cadre du Festival de la Bâtie, à Genève. La volonté de lier passé et présent dans une dramaturgie parfois audacieuse permet à cette tragédie grecque de résonner avec une modernité tout universelle.

En ce sens, l'apparition de certains personnages en tenue contemporaine (veston, blouson, Ray Ban, tailleur et talons aiguilles) est plus que crédible : prenante. A l'inverse, le chœur et le coryphée sont en tenue plus «classique», tout en étant maquillés d'étrange et belle manière. Seule Antigone est vêtue de manière neutre, quasi intemporelle. Mélangant les genres, la musique, par contre, est souvent inaudible pour ne pas dire à côté. Côté décor, la sobriété est assez subtile : une passerelle et des pierres dont plusieurs sont sous verre...

Le cœur trop plein

Antigone (Geneviève Pasquier, responsable aussi de la scénographie) s'oppose donc au tyran Créon (Gérard Carrat), celui qui veut enfermer une vivante mais refuse d'enterrer un mort. Le combat n'est pas sans références à quelques régimes totalitaires actuels. Antigone a le cœur trop plein, et celui de Créon est vide. Elle a pour elle sa conviction, sa foi, et une loi que l'on sait naturelle : celle de la conscience. Si l'utopie de son discours le restera, ses mots ne seront pas oubliés. En face, le despoite nourri par le pouvoir ne jure que par la loi écrite : celle relevant de la raison d'Etat. Si la bêtise de son discours restera cruelle, ses mots le perdront.

Ce thème connu est, ici, une fois encore passionnant. Ce n'est point la lutte entre la pureté et le cynisme qui captive le plus mais bien la tragédie inéluctable de l'incompréhension, de l'aveuglement, et aussi de l'innocence. Il est terrible, ce final de la pièce, où même le repentir est inutile. C'est d'ailleurs l'une des séquences les plus abouties du spectacle, mis en scène par Gisèle Sallin, qui a opté pour la



Hémon (Nicolas Rossier) et son père Créon (Gérard Carrat).

Un projet séduisant

Le canton et la Ville de Fribourg sont en pleine ébullition culturelle. De nouveaux lieux s'ouvrent comme des déblocués. C'est le bon moment : il y a maintenant bien assez de créateurs et d'idées pour concrétiser durablement ce changement. En ce qui concerne le théâtre, il est un désir séduisant et justifié : celui de créer un Centre dramatique fribourgeois. Ne manquent qu'un lieu et un budget, c'est-à-dire l'essentiel !

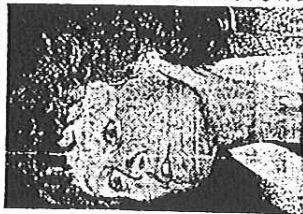
Le Théâtre des Osses a déposé deux projets. Le premier, en 1986, a fait pâllir les édiles : 1 300 000 francs. Evidemment, pour un art encore considéré comme dangereux voire subversif, cela fait cher les éventuels sacrifiés... Et pourtant, note Gisèle Sallin, les transgressions et les activités ludiques ne sont pas du tout rejetées dans ce canton catholique et musicien (le Conservatoire a d'innombrables ramifications et touche des milliers d'élèves). En plus, les Fribourgeois ont souvent

« un sens du jeu, un humour et une liberté physique » tout à fait étonnants.

Un deuxième projet a été présenté : 600 000 francs pendant trois ans. Comme début, c'est modeste mais cela ne tient pas compte du cout d'un lieu, à construire ou à aménager. Le canton est plus enthousiaste que la Ville. Il était prêt à mettre 200 000 francs si la petite scœur en faisant autant. Refus mais contre-proposition : 50 000 pour un spectacle que l'on pourrait faire tourner dans le canton. C'est ainsi qu'est né le spectacle « Antigone ».

Création et circulation : les deux axes du projet de Gisèle Sallin sont au moins respectés. Pour l'instant prédomine la politique des petits pas. « Il faut encore que nous faisons nos preuves après plus de dix ans d'existence », confie en un soufrire doucement agacé Gisèle Sallin...

M. C.



Gisèle Sallin.

de Bonnard - Pasquier amène une juvénile passion, à mon sens, bien adaptée au cadre et au sujet. A contrario, Antigone manque ici de poids lorsque, loin de la révolte, s'affirme le désespoir et se révèlent les brisures de l'âme humaine. La tragédie est plaisir et connaissance, dit André Bonnard. Ce spectacle le montre de fort belle façon.

M. C.

A Fribourg, les 15, 16, 17 et 24 septembre. Puis à Farvagny (le 7 octobre), à Estavayer-le-Lac (le 8) et à Bulle (le 14).

L'émotion en crescendo

Bonne interprétation de l'« Antigone » de Sophocle, par le Théâtre des Osses.

Où fulgure le sens et la beauté d'une merveilleuse poésie sans âge

Il y a toujours quelque chose d'un peu miraculeux dans ces rencontres annulant subitement les années-lumière des siècles. Une voix éteinte depuis plus de deux mille ans nous parvient d'un monde qu'on imagine sans rapport avec le nôtre, et voici que ce qui aurait pu se perdre resurgit, que nous revenons à la case départ d'une initiation sans cesse recommencée, et que nous reconnaissons, sous les masques du mythe, des situations que nous vivons hic et nunc.

Nous connaissons à peu près par cœur l'histoire d'Antigone, opposant la loi du pouvoir et celles non écrites du

cœur, et cependant c'est à chaque fois une redécouverte, à la fois parce que nous changeons et que l'interprétation du metteur en scène en privilégie tel ou tel aspect.

Il y a deux ans de ça par exemple, le Théâtre Populaire Romand nous en proposait une version « sauvage » aux allures de cérémonie crépusculaire, voire primitive. A l'opposé, Gisèle Sallin a choisi de tirer la tragédie à nous, si l'on peut dire, d'abord par les costumes (Antigone la pure est en robe très légère sans connotation d'époque, mais Créon apparaît en costume de ville croisé vieux rose et Tiresias porte

des lunettes noires, notamment) et surtout par le jeu des acteurs et leur façon de détailler le texte.

Parfois discutabile, cette démarche n'en est pas moins cohérente. Après le Créon à tournure de tyranneau de tribu orientale que mettait en avant l'interprète du TPR, Gérard Carrat incarne ici un despote suavement vicé-lard et borné dont les contorsions de machiste criseux frisent le dérisoire caricatural. La façon très physique, à renfort de prises de quasi judo, par le truchement de laquelle est suggérée son emprise sur Antigone (qu'il fait culbuter d'une pichenouille plus ou

moins élégante à vrai dire), Hémon son fils ou Tiresias, ne s'intègre pas toujours dans l'économie générale du jeu, d'une stylisation hiératique bien mieux venue à notre goût. De même nous paraît-il gratuit de figurer Créon vautre les pieds en l'air au début de la confrontation avec son fils, campé avec intensité par Nicolas Rossier. Enfin, Geneviève Pasquier, en Antigone, nous paraît un peu fragile, en dépit de sa grâce vibrante et de la qualité d'émotion de son interprétation.

Réserves balayées

Cela étant, la lecture de Gisèle Sallin tient le coup, qui restitue l'admirable traduction d'André Bonnard avec une intelligibilité remarquable. Dans le beau décor de Geneviève Pasquier figurant quelque champ de fouilles placées sous verre pour la visite, les comédiens et le chœur (dont la partie se trouve décomposée avec autant d'originalité que d'humour parfois, au rythme d'une curieuse scansion chuchotée, comme confidentielle) se déplacent au gré d'une sorte de chorégraphie aussi harmonieuse qu'intelligente.

Enfin, toutes les réserves qu'on peut émettre en cours de représentation se trouvent balayées par l'accentuation finale de la tragédie, qui nous prend aux tripes. Tant la déploration de Créon, avec l'implacable contrepoint du chœur, que les récits ultimes du messager (excellente Anne Jenny dans ce superbe moment de théâtre) touchent alors à l'émotion pure.

Jean-Louis Kuffer

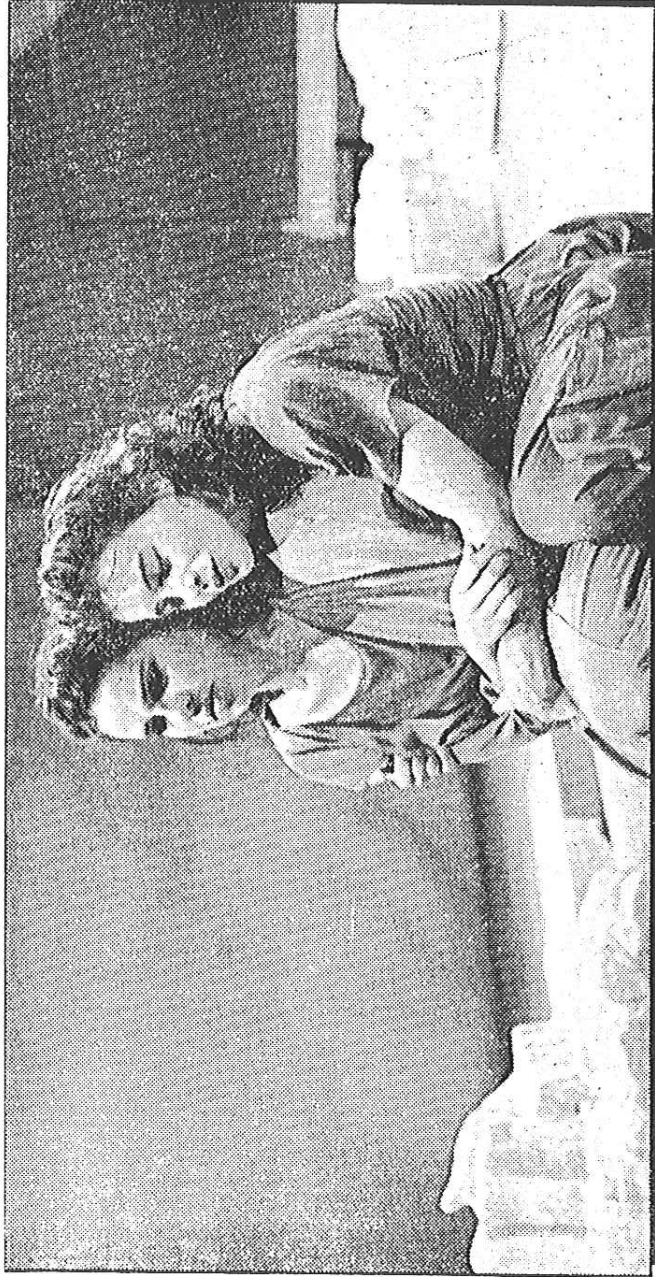
□ ISMÈNE ET ANTIGONE

Adrienne Butty et Geneviève Pasquier.

Le Matin

JEUDI 8 SEPTEMBRE 1988

Wattenhofer



□ Genève. Maison de la Jonction, jusqu'au 10 septembre, à 20 h 30. Supplémentaire le 11, à 19 h.

FESTIVAL DE LA BÂTIE

Une Antigone peu convaincante

Pour cette journée de double deuil, célébrant la mort d'Étéocle et de Polynice, Antigone décide, contre la loi de Créon, d'enterrer son frère Polynice...

Disons-le d'emblée, ce spectacle tiré de la traduction de Sophocle d'André Bonnard est franchement raté, malgré de bonnes idées de départ au rang desquelles il faut citer les décors, les costumes et une partie de la mise en scène, signée Gisèle Sallin. Mais reprenons le fil de l'histoire. Elle démarre dans une atmosphère de musée, de reconstitution de fouilles archéologiques, des pierres antiques parsemées ici et là.

Démonstration un peu creuse

Entre Antigone (Geneviève Pasquier) qui, pathétique et exaltée, confie à sa sœur Ismène (Adrienne Butty) sa décision de rendre les derniers hommages funéraires à leur frère. Le jeu des deux femmes se veut tragique et compassé et

«Antigone», spectacle mis en scène par Gisèle Sallin.



verse immédiatement dans la démonstration un peu creuse. Les deux femmes s'empoignent les cheveux, se roulent par terre, s'arrachent des cris de haine et d'amour.

Suit le tableau du chœur, qui, tout brechtien qu'il soit avec ses costumes de vestes tombantes et de tissus amples, genre habits de ville couleur sable, amène un vent de bénéfique distance. Les visages poudrés de blanc, les sourcils peints en noir donnent ici heureusement un ton plus poétique. Mais, comme le tragique ne s'est pas installé avec Antigone, le chœur fonctionne comme dénonciation de la partie précédente, ce qui est tout de même un peu gênant.

On attendait Créon (Gérard Carrat), le voici. En édile moderne, serrant les mains, il distille des phrases de pouvoir et de délire purement verbal, souvent à la limite de la compréhension.

Il fallait, face à cette Antigone un peu fragile et peu convaincante, un Créon de poids. Ce que nous livre Carrat, c'est une succession de façons de jouer, comme s'il passait une audition. Or il en va de l'avenir de Thèbes, et le spectateur n'arrive pas à y croire. De pirouettes en saltos, le final – avec encore la mort de Hémon et comme comble du ridicule l'entrée assez cocasse d'Eurydice – se dessine enfin à l'horizon.

Repentir de Créon

Quelques petites minutes, rares, de repentir de Créon qui se remémore les paroles d'un Tirésias aveugle, tiré d'un film de Charlot, et nous voilà au bout d'une des plus belles pièces de Sophocle. Décidément, le tragique aujourd'hui ne peut plus se payer seulement de mots.

Brigitte KEHRER

● Maison de la Jonction, mercredi 7, vendredi 9, samedi 10 septembre.

Antigone à la Jonction

Tragédie-tribune

Plus que tout autre, le mythe d'Antigone montre le déchirement que peut causer la raison d'Etat dans les consciences individuelles. Dans une réalisation qui utilise une tribune mobile comme lieu pour légiférer, de révélation et de mort, Gisèle Sallin met en lumière avec éloquence l'éternel conflit qui oppose l'être humain au pouvoir.

La lutte que se livraient Étéocle et Polynice pour la royauté de Thèbes s'est achevée par la mort des deux fils d'Édipe. Créon, le nouveau monarque, accorde une sépulture au premier et condamne le second à la pourriture et aux vautours. Invoquant les droits du sang et les lois ancestrales, Antigone transgresse cette interdiction et ensevelit son frère. Persistant dans son aveuglement, Créon déclenche au nom de l'ordre et de l'obéissance la logique inexorable de la catastrophe tragique, vouant à la mort sa nièce, son fils et sa femme.

Dans un décor «musée» – des ruines protégées par du plexiglas – Gisèle

Sallin fait surgir par contraste l'actualité du propos de Sophocle: le Créon de Gérard Carrat est une incarnation temporelle du prince, du politicien charismatique et implacablement patriote. Face à cette figure puissante et quelquefois cabotine, Geneviève Pasquier propose une approche d'Antigone plutôt superficielle: sa révolte paraît surtout impertinente, son acceptation de la mort frise l'entêtement. Il manque certainement à cette Antigone la dimension du silence, la profondeur du renoncement et la foi du personnage tragique.

Plus que la musique dramatiquement redondante et ornementale de

Max Jendly, les interventions parfaitement rodées du chœur – dans lequel s'impose le remarquable et pathétique coryphée de Véronique Mermoud – donnent à l'action un rythme très efficace. Pourtant, aux côtés de personnages bien trouvés comme le soldat de Michel Grobety, de nombreuses scènes (le dialogue initial des deux sœurs ou la mort d'Hémon par exemple) souffrent d'un abord simpliste et présentent une gestuelle stéréotypée. Le résultat: une «Antigone» inégale malgré d'intéressantes hypothèses de travail et la traduction toujours actuelle d'André Bonnard, où le spectateur, voyant trop souvent se gripper la splendide machine infernale de Sophocle, ne peut se laisser aller pleinement au plaisir ambigu de la tragédie.

Daniel Wack

A la Maison du quartier de la Jonction, le 9 et le 10 septembre, à 20 h. 30.

L'Hebdo 15.09.88

Luc Porraz



Geneviève Pasquier et Adrienne Butty

«ANTIGONE»

Impasse en plexiglas

«Je voulais répondre au coup de pouce des Affaires culturelles de Fribourg par un projet d'importance, qui pouvait concerner la population fribourgeoise et aussi les jeunes d'une manière générale.» A peine avait-elle empoché ses cinquante mille francs «pour une réalisation de son choix» que Gisèle Sallin annonçait clairement ses intentions. Sa mise en scène d'«Antigone» y répond avec cohérence. D'abord par une transposition de la tragédie à notre époque, grâce à un décor moderne (passerelle en plexiglas surplombant de vieilles pierres), à des costumes citadins et à une mise en scène au tempo rapide. Ensuite, par l'emploi d'acteurs jeunes, quatre

d'entre eux faisant partie de ses anciens élèves du Conservatoire de Fribourg.

Du point de vue du public, qui a accueilli la pièce avec ovations, l'entreprise est une réussite. Tirer l'une des tragédies les plus familières à notre inconscient collectif — l'opposition entre les lois du pouvoir et celles, non écrites, du cœur — du fond des âges pour

la faire «vivre en direct» est bien séduisant. Trop, justement. Antigone (Geneviève Pasquier) ne parvient pas, en dépit de sa grâce naturelle, à nous faire croire au drame. Et la distance brechtienne marquée par des costumes de tissu rappelant discrètement les toges de l'époque est cassée par les empoignades hystériques d'Antigone et de sa sœur Ismène (Adrienne Butty). Quant à Créon (Gérard Carrat), unique vieux routard de cette scène, il se borne à réciter son texte, apparemment peu convaincu lui-même par l'entreprise. S. B. Fribourg, Salle de Jolimont, jeudi 15, vendredi 16, samedi 17 et samedi 24 septembre. Farvagny, le 7 octobre. Estavayer-le-Lac, le 8 octobre. Bulle, le 14 octobre.

FRANCE

Le mythe d'Antigone dépoussiéré

Dans le cadre du 5^e Festival de la Butte Montmartre, qui se déroule du 12 juin au 12 juillet, Espace Acteur, nouveau théâtre parisien présente *Antigone* d'après une traduction d'André Bonnard et dans une mise en scène de Gisèle Sallin, avec la Compagnie des Osses. A l'affiche, également dans le même lieu, un sculpteur à la démarche originale: Gilbert Descossy.

Ecritte par Sophocle en 441 avant notre ère, *Antigone* n'a plus besoin d'être présentée.

C'est la traduction de l'Helléniste lausannois André Bonnard, pure et lumineuse, que Gisèle Sallin a choisi de mettre en scène.

La jeune héroïne, fille d'Œdipe, oppose l'amour et la liberté à la raison d'Etat. Polynice, traître à la patrie, est mort sur ordre du roi Créon. Sa dépouille gît sur les cailloux brûlants, dépecée par les charognards. Bravant la royale interdiction de lui accorder une sépulture, Antigone, sa sœur dévouée, l'enterre. Pour exemple, Créon la condamne à mort. Emmurée, elle ne pourra plus crier son amour, sa révolte. C'est compter sans les dieux. En aimant son frère, elle rend sa dignité à tout être humain.

Après un démarrage laborieux, dialogue d'entrée scolaire entre Antigone et sa sœur, la pièce prend son envol.

Actualisé

La mise en scène actualise et dépoussière le mythe, avec des costumes de Conchita Salvador: robe intemporelle pour Antigone, complet cravaté pour Créon, cos-

tume rose pour Hémon, tailleur à basque pour Eurydice. Les lunettes noires de Tiresias le devin et les beaux décors de Geneviève Pasquier (l'interprète d'Antigone, frêle et vibrante), rochers sous plexiglas, rendent compte de cette atemporalité. Le drame d'Antigone peut arriver partout et de tout temps.

Les chœurs, au maquillage macabre hésitant entre le Pierrot lunaire et Mr. Spock de Star Trek, annoncent leur texte. Malgré cette tendance brechtienne un peu dépassée et qui semble ici déplacée, sa fonction symbolique est intéressante. Spectateur passif, il peut illustrer le citoyen indifférent au malheur de l'autre, ou la condition humaine à secouer. Il évolue au gré des humeurs de Créon. A la fin il s'en démarque et le désapprouve, tout comme Sganarelle avec *Don Juan* lorsque la fureur divine se déchaîne.

Un Créon outré

Gérard Carrat, non pas sans rappeler Alain Cuny, joue un Créon outré, caricatural. Sa présence et son jeu très physique, correspondent à ce que représente le personnage: la force, l'aveuglement que donne l'ivresse du pouvoir et le désespoir final devant une situation inextricable propre à la tragédie. Le personnage évolue dans les limites de sa destinée, inéluctablement inscrite sur la pierre qui emmure Antigone, comme elle l'est sur chaque pierre du désert, à l'infini... La pièce est rythmée par la lumière et les ténèbres, éléments cosmiques qui régissent les lois terrestres. Pourtant absents du décor, le soleil et la caverne en sont les pôles. Le soleil, sym-

bole de l'ardeur et de l'intégrité de l'amour d'Antigone, irradie au-delà des parois épaisses de la caverne. Il se dénote dans la présence des rochers mis sous plexiglas, dans l'éclairage blanc qui donne la lumière de midi. Il souligne la force du destin, la beauté de la tragédie, la permanence du combat de l'homme, sa désiroire aspiration à l'éternité.

L'ambiguïté des ténèbres

Figure originale, le devin Tirésias, aveugle, illustre l'ambiguïté des ténèbres qui peuvent symboliser à la fois l'ignorance et plus encore que la connaissance l'art divinatoire. Venu avertir Créon du danger qu'il y a de contrarier les dieux et lorsque ce dernier, malgré un bref éclair de lucidité est rattrapé par son destin et refuse de l'entendre, Tirésias lui jette ses lunettes noires aux pieds. Dès lors, les suicides se succèdent. Hémon rejoint Antigone, sa promise, et Eurydice, avec la mort de son fils, perd sa raison de vivre.

Au final, s'évanouissent les dernières critiques qu'on pouvait encore se formuler. Créon comprend, mais un peu tard, l'effroyable gâchis que sa vanité lui a fait commettre. Il se lamente, mais reste seul avec le fardeau de sa faute à porter. L'émotion nous a gagné. Dans la salle, l'obscurité beineillante s'attarde encore un peu, le temps d'essuyer une larme furtive. Ouf! Cette année, nous ne dirons pas «éblouissant» ni «novateur» mais: «révolutionnaire»!

Hélène EVIN

LE QUOTIDIEN

DE PARIS

29 JUIN 1989

THEATRE/FESTIVAL
DE LA BUTTE MONTMARTRE

Antigone à l'espace Acteur

● C'est un spectacle fort et abrupt que nous présente Gisèle Sallin, le metteur en scène de « Antigone » de Sophocle. Traduite du grec par André Bonnard, ancien doyen de la faculté de Lausanne qui s'éteignit il y a trente ans cette année, « Antigone » devient une pièce d'actualité dans une époque de remise en cause de l'autorité arbitraire. Les acteurs, vêtus de costumes contemporains (le roi Créon porte un complet, version homme politique en campagne) dans un décor dénudé, jonché de pierres, s'affrontent dans une passion et une violence qui donnent à la profondeur du texte une énergie nouvelle.

Présentée au théâtre Espace Acteur dans le cadre du 5^e festival de la Butte Montmartre, « Antigone » et le Théâtre suisse des Os-



Antigone ou la modernité : à voir à Sarlat le 27 juillet.

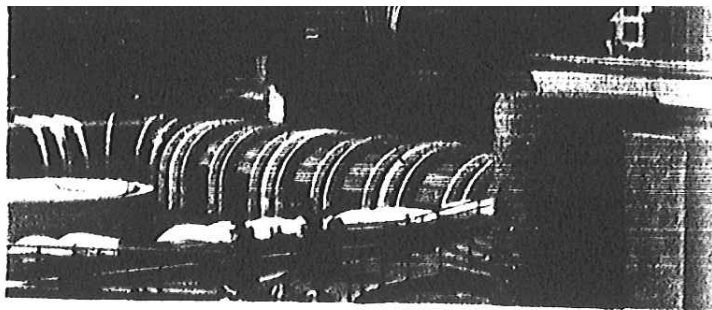
ses s'apprentent maintenant à se produire à Sarlat dans le Périgord le 27 juillet (Réservations : 55.31.10.83).

Reste à espérer que le public les accueillera avec autant d'enchantement qu'à Paris et que la jeune Antigone (Geneviève Pasquier) gardera son sourire ému et son regard pur pour les applaudissements futurs.

A noter aussi, pour les

amateurs de chewing-gum, que Gilbert Descosy expose jusqu'au 30 juin au Théâtre de l'Espace Acteur (14 bis, rue Saint-Lazare, Paris-18^e, de 15 h à 18 h 30) une partie des gommes colorées qu'il a mâchées, sculptées de ses dents et commentées, avant de les vernir et de les encadrer. Rien à voir avec la pièce, si ce n'est le lieu !

Laurence LAISSY



to imponující prezidentské podpisyma podobě města.

Poprvé jsem viděl **MONU LISU** před dvaceti roky. Byla za štítem z tlustého plexi. Tentokrát je celá obedněná, plexi se ještě zesílilo a v této monstrózní etuji vydává z hlubokého šera jen nicotnou zprávu o své podobě. Barbaři, kteří ve světových galériích útočí na kdecu, vlastně vítězí. Monu Lisu nevidíme; kolem obrazu je jemně hysterické napětí, ikonizované veledílo mizí z lidské přírody jako raci, volavky, sloni a další desítky druhů denně...

V divadélku **HUCHETTE**, ve stejnojmenné ulici jsem se byl podívat jak po desetiletích funguje Ionescova **PLEŠATÁ ZPĚVAČKA**, vzpomínal jsem na výrobného Chvalinu na Zábradlí a srovnával. Jenže nebylo co.

Sálek pro 90 lidí, diváci zejména mladí, Ionesco teď a tady chutná jako Molière nebo Goldoni. Diskomunikace a netolerance je jen bláznivá, není hrozivá. Herci rozumí textu na milimetr, těžší ho od konverzačkové lehkosti až po tóny drastické, s nejvyšší řečovou kulturou. Mladé publikum se černé hře o nedomluvitelnosti lidí osvobodivě a z velké vzdálenosti směje.

Snad největší zážitkový zásah jsem dostal pod **GRAND ARCHE** (Velká archa) ve čtvrti La Défense. Tady zatím vrcholí pařížské architektonické výboje. Představme si „hranatý“ Vítězný oblouk, mnohonásobně větší, na soklu monumentálního schodiště. Jak Moore dělal sochy prolínané vzduchem, tato architektura je postupovaná prostorem, vzduchem, prázdnotou.

pařížské hostování vybrala svůj opus Bandoneon z roku 1980. Bud' chtěla nabídnout Pařížanům cosi atrakce, nebo je provokovat? ... Divadlo to bylo dlouhé, dost nudné, zašifrované, netančeno, koláž dadaisticky se tvářících skečů — jen se dvěma, nebo třemi skvělými choreografickými hmaty. Představení je navlečeno na všeprostupující rytmy tangá do jakéhosi reťva a s pokusy o humor — jenže německý humor má často hodně těžký zádek!

MUSEUM D'ORSAY je opět důkaz o dělá architektura v Paříži a s Paříží. Bývalé nádraží se proměnilo v nevidané ladné a mimořádně přehledné muzeum francouzského umění, které nadto pořádá koncerty, debatní dny, konference, pedagogické akce o tvorbě. Ale návštěvu mi kazil ztěk a lítost, když jsem si vybavil pražské nádraží těšnovské, které jsme zplanýrovali... A bylo s orsayským srovnatelné. Naříkáme nad vandalismem namířeným proti stromům, telefonním budkám, zdem domů... Jak ale nazvat toto okresní tmářství, jméno jehož autora se nedozvíš? Všechno anonymně!

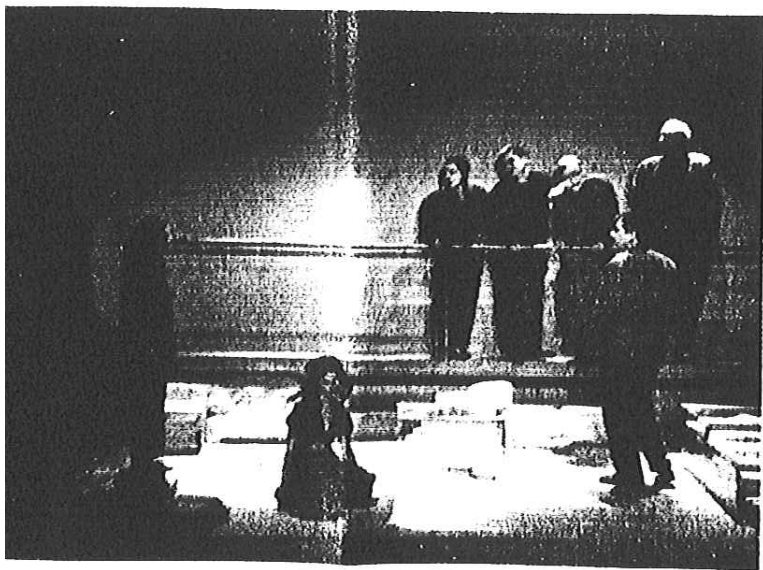
Vzpomínám na silnou inscenaci Pirandellova Jindřicha IV. na Vinohradech, sám jsem ho potom dělal v Liberci — rád jsem proto šel do **DIVADLA ATELIER** na představení **JINDŘICHA IV.** Hrál ho Laurent Terzieff, známý i u nás, pětapadesátiletý herec odchovaný na Schisgallovi, Mrožkovi, Albeem; rád recituje Rilkeho... Jeho Jindřich je nekonečně osamělý a udivený nad zlem lidí. Ostatní viditelně přihrávají sólu, ale stačí načrtnout charakter, ze kterých Terzieffův Jindřich běsni. Jevištní řeč opět nemluví, ale zpívá, kostýmy jemně historizují, scéně dominuje matně průhledná stěna, která dovoluje tušit akce v zadním plánu a tím dramaturguje.

výtvarně podílí v interiérech Sprenovy Grand arche.

Do **THEATRE DES ARENES** šel na Sofoklovu **ANTIGONU** vanou mladou Švýčarkou Giselinovou a potěšil jsem se její výraznou a koncepční inscenací. Sbor byl členný, v pitoreskních kostýmech kreslujících siluetu, expresivně a byl ve velmi komplikovaném kresle Kreonovi. Báł se ho, i mu hrozce mu podlézal, péroval na jeho menší podnět. A vlastně totéž, z druhé strany Kreon, až vzniklo ní tyran a lidu, hrůzné a odporné se navzájem, i se potřebují, jejich lečným děsem je svoboda jména Antigona. Ta je prezentovaná ne jako domá, živá revolta — všechno děce, samozřejmě, projde tragickými dem spíš snově — jako by jen zhrála věčnou ideu. Scénografie — a velmi účinná: pár kamenů — anjících segmentů, zatavených do plá, a jeden můstek, který vertikálně hodně člení a v závěru dělá katastrofický výraz, jevištní řeč příkladně přestává, krásná.

FOLONŮV EMBLÉM oslavil 200 let Francouzské revoluce. V nejte jeho pýab, vtip a výraz. Nepodařilo se mi zatím nic bližšího zjistit, ale i za to děkuji dílčím hýčkám jeho jména. V obdivu: Trojpták V. Rovnost Bratrství, spřežený duh, kolory směrem letu a bizarním tem je mocný nápad, který konkursovat, či tisícovek pých jistě právem. Letošní letní se vznášela na tomto šestikřídlní niaturách i v rozpětí monumentu.

Snímky Miloslav Pa...



velice rozličné a ve veřejné debatě nad nimi je pak možné dojíti k velice zajímavým závěrům. Jinak prostředí je tu perfektní, velice demokratické a to je dobře."

Arch. Joan Brehms: „Jsem velice příjemně překvapen průběhem celé akce, něco se děje, velice neformálně, ale obsaženě, vzájemné kontakty jsou strašně důležitě, my jsme si odevykli otevřeně vyměně zkušeností. A když už mám možnost něco říci, znovu chci apelovat na všechny, kdo o tom rozhodují, aby se dokončila **rekonstrukce naší unikátní kulturní památky, jakou je krumlovské zámecké divadlo a aby prostory v příčné budově vedle divadla byly využity pro účely divadelního muzea.**“

Názory, které byly v průběhu týdne a zejména závěrečný den vysloveny, byly v mnohém polemické. Společně byly v konstatování, že je potřebný kontakt. Jednotlivá konkrétní řešení přítomných výtvarníků pochopitelně ukázala různost přístupů, metodiky práce. Markantně se to projevilo například při řešení Kájkova Procesu, kde naši výtvarníci, ale také i sympatický Juldaš Nurmatov z kirgizského Frunze, pojali svá řešení v zásadě „reálně“ na základě určitého intenzivního životního pocitu, zatímco naši kolegové ze západních zemí přistoupili ke Kafkovi daleko více jako k ar-

tefaktu, aniž by tolik kafkovské téma spojovali se svým votem a se světem, v němž žijeme. Obdobný rozdíl možno spatřit v různých řešeních textu Lorcova, kde výtvarníci se snažili nejprve o pojmenování tématu, o hledání metody, jak toto téma realizovat v různých řešeních, vedle toho tu byla důkladná analytická metoda výtvarníků německých, která od skupení materiálu přes sledný výběr směřovala k vytvoření metafory, a proti zcela rozdílný přístup polské scénografky Urszuly Kozové, která pracovala za použití silné asociativní, iracionální metody a s velkým emocionálním aparátem až k hromkému happeningu na břehu Vltavy.

Znovu, jak tomu bylo při loňské režisérské dílně, se zdá, že je jedno — je dobře, že SČSDU přistoupil k pořádku těchto akcí, máme rozhodně velmi výhodné podmínky, právě u nás koncentrovat aktivitu mladých divadelníků a máme co nabídnout. Je nutné, aby v odborných komitacích našich národních svazů dali hlavy dohromady a promýšleli, jak co nejlépe naplnit i vlastní odborný úkol, aby byl plně v souladu s tím, jak je naplňován účel celého projektu, poznávání a propagace našeho divadelního umění.

MOJMÍR WEIM...

by měl být koncentrovanější, znovu otázkou, k čemu by taková dílna měřníka je nejzajímavější fáze práce — přečtení textu. Bylo dobré, že režisér u koncepcí, a pak nás nechali plavat dle pro to, aby se dílny pořádaly, proto ne našel prostor i na Slovensku." t (byl účastníkem loňské režisérské dílny celému průběhu dílny scénografické, jestli by měli účastníci pracovat individuálně, já osobně bych se přivětší konkretizaci. Obecně směřováledek. Na divadle se výsledek vždyce, s konkrétním režisérem pro konny měl být zadán konkrétní prostor, řešení připravit, režisér by měl sdělo své koncepcí a ponechat výtvarníkovi naplnění. Výsledky by byly určité

Sud Ouest 31 juillet 89

FESTIVAL

« Antigone » au somptueux Carrat

La petite troupe suisse du théâtre des Osses a créé une heureuse surprise jeudi soir en alliant la modernité de la mise en scène à l'authenticité du texte de Sophocle



A Sarlat, la dernière représentation d'une pièce originale applaudie à Paris dans le cadre du Festival de la butte Montmartre. Un coup de cœur du comité (Ph. L. O)

La surprise est venue de la Suisse, jeudi soir, aux Enfoix, devant des gradins pleins. D'abord surpris, puis très attentif, le public a commencé à réagir aux pointes d'humour de la mise en scène et la pièce s'est terminée sur un véritable tonnerre d'applaudissements. Seule fausse note, deux spectateurs ont attendu ce moment pour marquer leur déception de sifflets et d'un sonore

« C'est nul ». Un front d'eau dans un océan de réticences. Reflet de la jeunesse que le Festival du théâtre de Sarlat voulait insuffler à son édition 1989, l'Antigone du théâtre des Osses ne laisse pas indifférent.

Surprise du décor d'abord. Le somptueux cadre des Enfoix était coupé de murs de toile. Eclairages obliques. On n'était pas davantage

habitué à une scène aussi sobre, ou des comédiens en costumes intemporels ou costume ample-évanescente évoluant de manière à la fois hiératique et prétexte sur une fouille archéologique.

Surprise de l'antique texte de Sophocle, dans une mise en scène dépouillée et très moderne de la magistrale Gisèle Sallin. On attendait avec un peu d'anxiété les

traditionnels chœurs antiques. Révisés à l'unisson par des anciens dans une véritable chorégraphie, ils ont la poésie des psaumes. Gisèle Sallin est véritablement retournée à la source du génie dramatique du vieux Sophocle, dans l'une de ses meilleures traditions.

Elle a refait l'humour, seule porte de sortie d'un petit peuple de Thèbes qui n'a pas demandé à

prendre part à la tragédie. De anciens, Veronique Mermoud à la nouvelle désarmante et inflexible Antigone-Cécile, Yves Pasquier en passant par le para-oxymore et le manège. Grégoire-Gérard Carrat, mais les comédiens emportent finalement l'adhésion du public par la force de leur jeu. Faisant oublier de rares excès de mise en scène.

LAURENT OULLICI